

# Larson

## Glass Museum *Réflexion personnelle*

La Jungle p.12 Isha p.15 Albane Carrère p.18 Les Muffati p.19 Pierre Dumoulin p.20  
La santé mentale des artistes p.22 Culture Club p.30 En solo, c'est mieux ? p.32



Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.  
1099 BRUXELLES/X  
1/1746

AUTORISATION  
Bureau de dépôt :  
Bruxelles/s





10  
11  
JUIN  
2022

**VKRS**  
VIDEO KILLED THE RADIO STAR FESTIVAL  
#4

ukrs.be

@ RICHES-CLAIRES  
lesrichesclaires.be

**Nous donnons vie aux expériences sonores,  
quelles qu'elles soient!**

Pub radio - Pub TV - Pub web - Voix-off pour documentaire  
Voix-off pour film d'entreprise - Podcast - Création de contenu  
Installation sonore - Sound design - Création de jingle  
Recherche musicale - Composition de musique originale...

**Et il reste de la place pour l'inédit!**



PAN Studio, 175 rue Bara - 1070 Bruxelles - www.panstudio.be - natacha@panstudio.be

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES 50

ASSPROPRO une scène possible de tous

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles

**PROPULSE**

Le rendez-vous des professionnel-le-s des arts de la scène

21.06.2022 | du 28.06 au 01.07.2022  
Flagey | Théâtre National

www.propulsefestival.be

THEATRE NATIONAL  
flagey  
ETN  
WBM  
ARÉA INTERNATIONAL  
C1  
MUSIQ3  
visit.brussels

## Larsen

**Conseil de la Musique**  
Rue Lebeau, 59  
1000 Bruxelles  
conseildelamusique.be

**Contacter la rédaction**  
larsen@conseildelamusique.be

**Directrice de la rédaction**  
Claire Monville

**Comité de rédaction**  
Nicolas Alsteen  
Denise Caels  
Sahra Deloose (st.)  
François-Xavier Descamps  
Christophe Hars  
Claire Monville

**Coordinateur de la rédaction**  
François-Xavier Descamps

**Rédacteur**  
François-Xavier Descamps

**Collaborateur-riche-s**  
Nicolas Alsteen  
Nicolas Capart  
Serge Coosemans  
Jean-Pierre Goffin  
Louise Hermant  
Jean-Philippe Lejeune  
Luc Lorfèvre  
Stéphane Renard  
Dominique Simonet  
Didier Stiers  
Aubry Touriel  
Bernard Vincken  
Didier Zacharie

**Relocuteur-riche-s**  
Christine Lafontaine  
Nicolas Lommers

**Couvreur**  
Glass Museum  
@Mayli Sterkendries

**Promotion & Diffusion**  
François-Xavier Descamps

**Abonnement**  
Vous pouvez vous abonner  
gratuitement à Larsen.  
larsen@conseildelamusique.be  
Tél. : 02 550 13 20

**Conception graphique**  
Mateo Broillet  
Jean-Marc Klinkert  
Seance.info

**Impression**  
die Keure

**Prochain numéro**  
Septembre 2022



FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES 50

rtbf.be

LE SOIR

sabam  
for culture

**Crédits**  
Bernard Babette  
Simon Bollu  
Christopher Roxs  
KBR

P.12

La fête éphémère de La Jungle



P.15

Un nouvel album pour Isha!



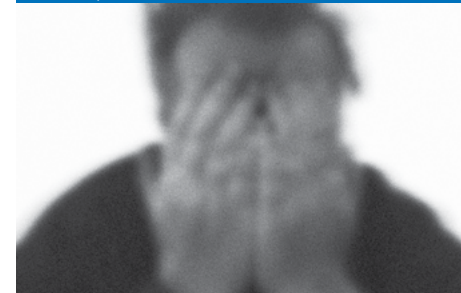
P.20

Pierre Dumoulin, au service secret des musiciens



P.22

Taboue, la santé mentale des artistes ?



P.28

Visites des cafés-concert



P.38

Toots Thielemans, plus culte tu meurs !



Édito

Avec le retour de Stromae et la sortie de son titre *L'Enfer*, le sujet de la santé mentale des artistes est enfin médiatisé. Si cette face cachée du milieu musical est restée taboue pendant des décennies, aujourd'hui, la parole se libère. Parmi les artistes qui ont osé évoquer leurs troubles, on peut citer des stars comme Billie Eilish, Fishback ou encore Pomme. À la différence qu'aujourd'hui, non seulement elles les assument mais elles sont entendues. Ce qui n'était pas le cas il y a quelques années où l'on considérait les "dysfonctionnements" d'Amy Winehouse comme des caprices.

Depuis peu, les études sur le sujet se multiplient... à l'étranger. L'une d'entre elles, menée récemment par la structure française l'INSAART, s'est intéressée aux artistes mais également aux autres métiers tels que les technicien-nés ou le personnel administratif. Dans ce milieu où on ne compte pas ses heures puisqu'on est forcément passionné-e et où la limite entre vie privée et vie professionnelle est ténue.

Et quand on s'intéresse aux facteurs qui provoquent ce risque, ce n'est pas l'hygiène de vie, ni les pressions subies lors de sorties d'album, ou encore l'irrégularité des horaires qui arrivent en premier, mais la précarité de l'emploi et le manque de reconnaissance que le contexte anxigène de ces deux dernières années a encore renforcé. De quoi s'interroger sur la place accordée au secteur artistique dans notre société...

**Claire Monville**

**En Couverture**  
p.8 ENTRETIEN Glass Museum

**Ouverture**  
p.4 ARRIÈRE-PLAN Bernard Mouton  
p.5 AFFAIRES À SUIVRE  
p.6 EN VRAC

**# rencontres**  
p.12 La Jungle  
p.13 My Diligence  
p.14 Yamila - Doowy  
p.15 Isha - Roza  
p.16 Reinel Bakole  
p.17 Music For Trees  
p.18 Albane Carrère  
p.19 Les Muffati - Pierre Slinckx

**Articles**  
p.20 AVANT-PLAN Pierre Dumoulin  
p.22 360° La santé mentale des artistes  
p.26 180° Spreek je Nederlands?  
p.28 IN SITU La renaissance des cafés-concerts  
p.30 DÉCRYPTAGE Les clubs : des lieux culturels comme les autres?  
p.32 TENDANCE En solo, c'est mieux?

**Los sorties**  
p.34 **Bonus**  
p.37 ARRÊT/IMAGE Cyprien Delire  
p.38 C'EST CULTE Toots Thielemans  
p.40 VUE DE... Le metal en Flandre  
p.42 J'ADORE... Alaska Gold Rush  
p.42 L'ANECDOTE Benoît Do Quang





© FRANCE DUBOIS

# programmateur # midis-minimes

# Bernard Mouton, passeur de musique(s) depuis l'an 2000

TEXTE : STÉPHANE RENARD

Il faut parfois peu de choses pour lancer un destin. Bernard Mouton n'a que six ans lorsqu'il découvre la flûte à bec à l'Institut Saint-Joseph de Rochefort, sa ville natale. Coup de foudre pour l'instrument. Et pour la musique, qui va devenir sa vie. À l'issue d'une scolarité secondaire « pas terrible », des études au Conservatoire de Bruxelles et en musicologie à l'ULB le rassureront sur son avenir. Sur son profil LinkedIn, il affiche « programmeur de musique classique ». Un métier, vraiment ? Oui. Et plutôt deux fois qu'une puisqu'il dirige depuis 22 ans le festival bruxellois des Midis-Minimes et depuis 5 ans celui de L'Été Mosan. Ce « passeur de musiques », comme il aime à se définir, peut dès lors vivre de sa passion en sachant que « l'on ne fait pas cela pour devenir riche », mais en savourant le plaisir (égoïste) d'explorations incessantes et le bonheur (partagé) d'en faire profiter les autres. Car si, sur son île déserte, il emporterait « l'intégrale de Bach ainsi que les quatuors à cordes de Beethoven et de Shostakovich », sa boulimie musicale est sans limite. Démonstration avec « ses » Midis-Minimes et leurs 42 concerts qui courent du Moyen Âge au 20<sup>e</sup> siècle. « C'est toute la richesse de cet événement, s'enthousiasme-t-il. Une partie du public y découvre des répertoires pour lesquels il ne serait pas venu sponta-

nément, profitant de concerts courts à prix très réduits. » Que du bonheur pour un directeur artistique soucieux de briser la routine du « plus qu'entendu ». Ce qui ne l'empêche pas de garder les pieds sur terre pour L'Été Mosan et sa vingtaine de soirées dans des lieux patrimoniaux prestigieux. « Ce festival-là s'adresse à des mélomanes prêts à faire 80 kilomètres pour la musique qu'ils aiment. Je glisse quelques découvertes dans le programme – on ne se refait pas ! –, mais j'y prends moins de risques, reconnaît-il. Le grand répertoire et des artistes de renom restent les clés, même si j'invite aussi des jeunes artistes de la Chapelle Reine Élisabeth. »

Les jeunes, justement, parlons-en, trop rares à ces concerts. « On peut pourtant les séduire à condition de développer une dimension événementielle le temps d'un weekend, comme l'a réussi Musiq3 à Flagey. » Impensable avec ses rendez-vous à lui, qui durent deux mois, mais qui, bouleversés par l'année Covid, ont plus que jamais prouvé leur raison d'être pour leurs nombreux accros. « On a limité la casse avec de la vidéo, mais ce n'était qu'un pis-aller anecdotique. La musique n'a de sens qu'en concert vivant, moment de partage ! » Partage. Pour Bernard, ce mot est tout simplement « fondamental ».



# 1<sup>er</sup>-album

# jazz

## Elliott Knuets

Jeune guitariste « prodige » de 18 ans à peine (il a commencé à pratiquer son instrument à... 6 ans), Elliott Knuets est assurément un des musiciens jazz à suivre. Il a même déjà joué avec Wynton Marsalis ! Son premier album (*Introducing Elliott Knuets* / Heptone Records) est sorti le 11 février dernier et il comporte essentiellement des compositions personnelles. Une soirée release du disque est prévue le 25 juin chez Heptone à Ittre. Impressionnant.

# rap

# Soraing

## Safari



Maro et Amir viennent tous deux d'un quartier populaire de Seraing, en pleine jungle urbaine (Safari / jungle, vous voyez ?). ATLS, le beatmaker de l'ombre, s'est accolé aux acolytes pour mettre en sons le besoin de rapper des deux frères de cœur et de galère. Gavés au Travis Scott et au PNL, voilà les premières scènes. Sauvages. Féroces. Covid. Stop. Aujourd'hui, ils sont prêts. Trois titres sont à l'écoute, rassemblés dans un EP, *Pilule Rouge* (Nectar Musiq) et aussi mis en images. Puissant.

# chanteuse

# MC

## Clara!



MC et chanteuse, Clara! fait partie de la famille Culte agency. Ses origines hispaniques transpirent tout naturellement dans ses mixtapes et dans ses sets, ainsi que son goût prononcé pour le reggaeton, les rythmes 90's et les sonorités électro contemporaines. On la retrouve avec parfois à ses côtés, des producteurs comme Pearson Sound ou Maoupa Mazzocchetti. Vous avez pu l'entendre récemment en feat. sur un titre du dernier album de Le Motel (*Rápido*) où elle chante, bien sûr, en espagnol. Un premier EP est prévu pour le joli mois de mai !

# now-band

# album-soon

## Ada Oda



Ada Oda est le nouveau terrain de jeux de César Laloux (ex-BRNS, Italian Boyfriend, etc.), bien entouré par Victoria Barracato, chanteuse aux origines siciliennes, Marc Pirard (Italian Boyfriend), Alex De Bueger (Alaska Gold Rush, Gros Coeur) et Aurélien Gainetdinoff. Leur premier LP, *Un amore debole*, est prévu pour fin 2022 chez 62TV Records. Les amateur-e-s de pop punk lo-fi, de variété italienne 80's et de coupe mulet se donneront en attendant rendez-vous dans les salles du Royaume !

# french

# groove

## Arno Saari



Reconverti à la chanson française, l'ancien musicien du groupe électro-pop Ulysse semble avoir trouvé « sa voix » et chaussure à son pied, ce qui s'entend déjà dans le titre singulier et magnétique, *Dimanche*, jour de spleen par excellence. L'artiste dit privilégier les « accidents » créatifs pour conserver une certaine spontanéité dans son approche de la musique, minimaliste et débarrassée de tout atour superflu. Vivement la suite : un EP est en préparation.



# En vrac...



**Décès de Yves Teicher (1962 – 2022)**  
**Parti rejoindre ses idoles Tronot, Brassens, Parkor...**

La folie douce de la musique tzigane, la virtuosité ébouriffante du soliste classique, l'imagination débordante du jazzman, l'expérience de la route et du voyage, une passion immodérée pour toutes les musiques et un cœur gros comme ça ! Yves Teicher, c'est tout cela à la fois et bien plus encore : une invitation à naviguer par-delà les étiquettes et à balayer, d'un coup d'archet, les frontières absurdes qui réduisent notre plaisir à une mosaïque schizoïde. (Jean-Paul Schroeder – 2002) Si vous désirez en savoir plus sur le parcours atypique de ce violoniste qui aura très certainement marqué la route de celles et ceux qui l'ont croisé, rendez-vous sur [wallonica.org](http://wallonica.org) ou sur le site de [Jazz in Belgium](http://Jazz in Belgium).

**Retour de Puggy Au cinéma et sur les platins**

Absent des écrans radars depuis plusieurs années, le groupe bruxellois vient d'annoncer son retour aux affaires par la voix de son chanteur, Matthew Irons. Éloigné de *The Voice Belgique* depuis près de deux ans, l'artiste s'est confié sur son avenir à l'occasion d'un passage sur le plateau télé de la RTBF. Depuis 2016 et l'album *Colours*, Puggy a freiné le rythme de ses tournées, produisant des chansons pour les autres (Angèle, Lous and The Yakuza, Noé Preszow) et laissant son chanteur s'installer dans un fauteuil de

coach à *The Voice*. Lors d'une récente interview (RTBF), Matthew Irons a toutefois annoncé que son groupe était de retour. Au cinéma, d'abord via une bande originale pour le tout nouveau film d'animation *Hopper et le Hamster des ténèbres*. Sur album, ensuite, avec un disque annoncé pour la rentrée et un premier single espéré d'ici l'été. "On est juste en train de finaliser certaines choses dans la production et la structure, mais incessamment on aura des nouvelles à vous annoncer", a-t-il déclaré du côté de la RTBF. Un double retour gagnant ?

**Rachat de Bandcamp Epic Games rafflo la mise**

Bandcamp est une plateforme de vente et d'écoute de musique en ligne pour les artistes indés. Le site propose une alternative crédible et intègre aux politiques de rémunération mises en place ces dernières années par la plupart des plateformes de streaming, via une éthique assez irréprochable rétribuant les artistes à hauteur de 82% du prix de vente de leur musique. Début mars, le PDG de Ethan Diamond a toutefois annoncé la vente de la plateforme à la multinationale Epic Games, une entreprise américaine et un acteur majeur de l'industrie du jeu vidéo, *Unreal* et surtout le bestseller *Fortnite*. Epic Games est détenue à hauteur de 40% par Tencent, géant chinois de l'Internet et du divertissement et qui, par ailleurs, possède des parts dans Spotify et plusieurs majors de la musique (Universal, Warner). Du changement en vue ?

## Concours International de Harpe Félix Godefroid

Le palmarès belge

Du 7 au 10 avril dernier se déroulait la 8<sup>e</sup> édition du Concours International de Harpe Félix Godefroid, au Conservatoire de Tournai. Cet événement, dont les origines datent de 1997, est organisé tous les trois ans par l'asbl Les amis de la harpe mosane, dans le but de commémorer le harpiste virtuose Félix Godefroid et de promouvoir l'instrument. Les candidat.e.s sont réparti.e.s en quatre catégories (Espoir, Jeune Talent, Excellence et Soliste) et sont jugé.e.s par un jury international composé de musicien.ne.s et harpistes. Anke De Gerssem, une harpiste belge, s'est illustrée lors de cette édition en remportant le Troisième Prix de la catégorie Excellence. Quant à Olivia Debrabandere, autre Belge, elle a obtenu une Mention spéciale pour la meilleure interprétation de l'imposé, *Magellan* de Vincent Ghadimi, dans la catégorie Soliste.

## Un podcast WBM x Bingo Audio

La rocotte belge!

En partenariat avec la plateforme *Binge Audio*, Wallonie-Bruxelles Musiques propose un podcast en 4 épisodes de 30 minutes dédié à la scène musicale alternative en Belgique francophone. Celui-ci s'intègre dans le flux de l'émission quotidienne "Programme B", et est dès à présent disponible sur toutes les plateformes de diffusion (Binge – Apple Podcasts – Google Podcasts – Acast). Ce podcast réalisé par Camille Loiseau porte un regard journalistique sur la scène alternative en Fédération Wallonie-Bruxelles et explore les questions de la nécessaire exportation de nos productions, l'inclusivité du secteur, les labels indépendants et la réalité d'une industrie post-covid.

**Pour découvrir les 4 épisodes du podcast : [www.bingo.audio/podcast/programme-b](http://www.bingo.audio/podcast/programme-b).**

## Marché mondial de la musique enregistrée

Des revenus en hausse

La Fédération internationale de l'industrie phonographique (en anglais "International Federation of the Phonographic Industry", abrégé en IFPI) a publié ses chiffres annuels pour 2021. Avec des revenus déclarés de 25,9 milliards de dollars, le marché mondial de la musique enregistrée réalise

une meilleure performance qu'en 2020 (revenus estimés à 21,6 milliards de dollars). Si les revenus générés par le marché mondial de la musique enregistrée augmentent de façon significative, il existe des différences (et quelques polémiques) entre les chiffres générés par les labels indépendants et les majors.

## Prix Caecilia

Sarah Defriso, jouno musicionno de l'annéo

L'Union de la Presse Musicale Belge attribue chaque année des prix aux meilleurs enregistrements musicaux, quel que soit leur support, mis en vente sur le marché belge durant l'année écoulée. Le leitmotiv du jury des Prix Caecilia est de s'efforcer de mettre à l'honneur les nouveaux talents, les répertoires rares, les projets audacieux. Outre Florian Noack pour le CD *12 Études d'exécution transcendante* de Sergei Lyapunov (La dolce vita) ou Jodie Devos et son album *And Love Said* avec Nicolas Krüger et des œuvres e.a. de Patrick Leterme, Ralph Vaughan Williams, William Walton ou Freddie Mercury (Alpha), c'est Sarah Defrise qui est nommée Prix du Jeune Musicien de l'année (attribué en collaboration avec Bozar). On a pu découvrir la soprano à La Monnaie en 2020 où elle créa le rôle-titre de *The Little Girl*, premier volet de *Is this the end?* de Jean-Luc Fafchamps. Récemment paraissait un étonnant CD où Sarah Defrise rendait hommage à la déjantée mezzo Cathy Berberian, sur des "tubes" de Berio, Cage, Pousseur et Bussotti. Larsen l'avait rencontrée en décembre 2021: une interview à découvrir sur [larsonmag.bo](http://larsonmag.bo).

## Isha

et les fantômes

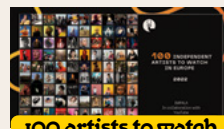
"Je m'appelle Isha, je viens de Bruxelles. Pour certains, j'suis un écorché vif..." C'est avec ces mots que s'ouvre le documentaire de StreetPress dédié au rappeur. Sorti le 10 mars dernier, le doc a été balancé directement sur le web et les réseaux sociaux. Isha y ouvre une porte sur son passé et rouvre les plaies, parle de ses fêlures, sans tabous. L'alcoolisme, ses années de travail auprès des SDF avec le Samu Social, la mort de son père et de son frère, la violence des quartiers où il a vécu (à Bruxelles mais aussi à Sarcelles), les coups, les dealers... et enfin le rap bien sûr, qui le "sort" de là et qui a boulevé / transformé sa vie. Un docu sincère, hyper touchant, et qui apporte également un éclairage sur les débuts du "rap belge", de l'underground à la lumière, du "has been" aux spotlights. "J'ai toujours rappé avec la rage... et le coeur." En plein dedans.



ARNO

1949 – 2022

Arno n'est plus là. Les Bruxellois (et tous les autres Belges bien sûr) perdent une figure très populaire car il n'était pas rare de le croiser aux détours d'un bistrot du centre-ville ou en se baladant dans le quartier Sainte-Catherine. Les anecdotes et photos ont d'ailleurs fleuri ces derniers jours sur les réseaux sociaux, toutes et tous ont une anecdote à raconter sur lui, un moment passé en sa compagnie, lors d'un concert ou d'une soirée arrosée au Coq ou à l'Archiduc. Chez Larsen, on se souviendra de l'artiste bien sûr, qui nous a accompagnés durant toute notre carrière, et du personnage bien évidemment, pour lequel il était difficile de ne pas éprouver de la tendresse. Tu nous manques déjà.



100 artists to watch

Découvrez la diversité européenne

Focus sur la diversité des musiques indépendantes européennes grâce à IMPALA, le syndicat regroupant la majorité des producteurs indépendants européens. En partenariat avec YouTube, les membres de l'association ont soumis 100 artistes "à suivre", permettant ainsi d'offrir un panorama très intéressant sur ce qu'est la diversité musicale européenne, avec pas moins de 30 pays différents représentés pour autant de genres musicaux. Cela se présente sous la forme de 5 playlists, classées par genre : rock, alternative, pop, hip-hop/rap, fusion.

Autant d'inconnu-es... ou presque en fonction de vos affinités territoriales. On croisera L'Impératrice ou Orelsan ainsi que nos régionaux de l'étape, Ykons et Whispering Sons, aux côtés de surprises telles la bedroom pop de Mira Lu Kovacs, le rock bâtarde et girly de Nova Twins ou encore la variété crasse et en néerlandais de Dans mee met Camille. Chaque printemps, la sélection sera renouvelée pour de nouvelles découvertes et un nouveau tour d'horizon de ce qu'est "la" musique en Europe aujourd'hui. Cette opération fait suite et remplace le Prix IMPALA Independent Album of the Year. Cool ce nouveau plan langue !



Philippe Boesmans

1936 – 2022

Figure incontournable de la musique contemporaine belge et internationale, Philippe Boesmans s'en est allé le dimanche 10 avril. Il était âgé de 85 ans. Le compositeur était (et sera) encore bien présent dans nos salles et scènes. Son dernier opéra, *On purge bébé* (d'après Feydeau) sera en effet créé à la fin de l'année au théâtre de La Monnaie.



Méléanie Isaac

Coup de cœur des Médias Francophones Publics

Méléanie Isaac a été nommée artiste "Coup de cœur" des Médias Francophones Publics pour sa chanson *Paradis Nord*, extraite de son album paru en avril, *Surface*. Méléanie Isaac avait remporté en 2012 la Biennale de la chanson française (rebaptisée Parcours FrancoFaune depuis) ainsi que le 1<sup>er</sup> prix Franc'OFF en 2019 aux Francofolies de Spa. Fondée en janvier 2016, l'association Les Médias Francophones Publics est un forum de groupes de médias de la francophonie menant des activités de collaboration, de production et de veille. Méléanie Isaac sera ainsi soutenue et diffusée par tous ces médias partenaires : Radio France, Radio Canada, Option Musique pour la RTS et La Première pour la RTBF.

## Parcours FrancoFaune

Crolles, Norvøuzo et Zedie

Le Parcours FrancoFaune, c'est le dispositif d'accompagnement artistique initié en 2016 (par le festival du même nom) à destination des artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles "chantant" (au sens large) en français. Un véritable parcours car pour accéder à la phase finale du dispositif, il aura fallu à Crolles, Nerveuze et Zedie, passer par de nombreuses étapes : d'abord une sélection sur candidature par un jury et ensuite une audition. Ces trois groupes et artistes bénéficieront donc d'une résidence scénique et d'une programmation lors du festival FrancoFaune (à l'automne). Mais FrancoFaune, c'est aussi une mise en réseau sur le circuit pro musical en Belgique et également en Suisse, en France ou au Canada... un bon coup de pouce pour se faire remarquer sur la scène internationale : vive la francophonie !

## Monsieur Rondo tiro sa révèronce

Salut l'artiste

Poète, slameur, écrivain, rappeur et figure fédératrice de la communauté hip-hop de Bruxelles, Ricky Rondo s'est éteint prématurément. Né à Kigali en janvier 1988, l'artiste quitte le Rwanda en avril 1994 pour s'installer en Belgique avec sa famille. Passionné par l'écriture, il pose des mots sur ses émotions pour, bientôt, se confronter au format chanson. Voix calme, profonde et posée, Ricky

Rondo – rebaptisé Monsieur Rondo – devient alors l'un des principaux catalyseurs des énergies positives de la scène bruxelloise. Barbe à la Rick Ross, plume affûtée et regard passionné, Monsieur Rondo nous quitte après un premier EP publié en 2015 (*Ancre Musicale*), l'album *Muses* en 2017 et *Post-Scriptum*, sorti en catimini l'an dernier. Au-delà de ces trois disques, méconnus du grand public, mais à ranger dans la catégorie "trésors cachés" du rap belge, l'artiste a collaboré avec de nombreuses voix croisées sur la route. Lous and The Yakuza (dès 2017), Damso sur le récent "P.Dose", Dunia, Young Fresh ou Leo Fifty Five ont, notamment, partagé le micro avec Monsieur Rondo.

## L'Éurovision vote TikTok

Commo partenaire de divertissement officiel

L'information est désormais officielle : l'Union Européenne de Radio-Télévision, organisatrice du concours Eurovision de la chanson, a opté pour les services de TikTok à l'heure de choisir le partenaire de divertissement officiel de sa 66<sup>e</sup> édition. Après la victoire flamboyante de Måneskin lors de l'édition 2021, c'est la ville italienne de Turin qui accueille le célèbre concours du 10 au 14 mai. La communauté TikTok suivra la manifestation depuis la scène jusque dans les coulisses. « Une programmation spécialement créée, des listes de lecture musicales et du contenu en coulisses amèneront le public de TikTok et ses créateurs au cœur de ce qui fait de l'Eurovision l'événement musical le plus regardé, le plus aimé et le plus célèbre au monde. », indique le communiqué de presse de l'organisateur. Représentant officiel de la Belgique, Jérémie Makiese sera donc suivi de près par la communauté TikTok.

## Bertus & Record Industry

La fusion!

Record Industry, l'une des plus grandes usines de pressage de vinyles d'Europe (qui tourne à plein régime avec l'engouement pour le vinyle), et Bertus Distribution, l'un des plus grands distributeurs européens indépendants de vinyles et de CD, fusionnent. Record Industry (Pays-Bas), avec ses 33 presses, c'est l'une des usines de pressage de vinyles les plus grandes et les plus automatisées au monde. Bertus (également aux Pays-Bas), déclare être « un lien international essentiel entre les magasins de disques, les grossistes, les maisons de disques et les entreprises de commerce électronique » qui « donne un accès direct à plus de 1.000.000 de produits (CD, Vinyle, DVD, BluRay et Merchandising) ». Du pressage à la distribution / vente en gros, une chaîne logique en quelque sorte et qui fait de cette "joint venture" un nouveau poids lourd sur le marché musical européen ainsi qu'une base de développement futur.





© MAYLI STERKENDRIES

# album

# trio-live

# Glass Museum

## Organique, électronique, cinématographique

TEXTE : LOUISE HERMANT

Le duo instrumental est de retour avec un troisième album, *Reflet*, qui s'engage davantage dans des contrées électroniques. Privés de tournées et confinés, les deux Tournaisiens ont composé ce disque comme un voyage intérieur où les frontières entre l'imaginaire et la réalité se dissolvent.

Depuis 2016, le binôme composé d'Antoine Flipo et Martin Grégoire explore la dualité et la complémentarité de leurs instruments respectifs : le clavier et la batterie. Ensemble, ils proposent une musique au croisement du jazz instrumental et du néoclassique. Leur précédent album, *Reykjavik*, tâta le terrain de l'électronique. Avec *Reflet*, le duo pousse le curseur encore plus loin avec ses sonorités électroniques. « Cette direction s'annonce plus assumée aujourd'hui, au niveau de la production et des arrangements », confie les musiciens. Breakbeat, techno minimale et deephouse viennent se greffer au projet, devenu plus rugueux.

Ces derniers voient leurs morceaux comme des équations à résoudre, la composition comme un problème mathématique. Il faut assembler, superposer, expérimenter avec de nombreuses boucles. Les associer à la bonne mélodie et succession d'accords. Tout réécouter et réenregistrer de nombreuses fois. Leur méthode de travail semble davantage dans la réflexion que l'instinct. Mais une fois derrière leurs instruments, la création redevient corporelle et organique. Les Tournaisiens reviennent avec une proposition ambitieuse, captivante et toujours aussi cinématographique.

Votre précédent album, *Reykjavik*, est sorti en mars 2020. Avez-vous eu l'impression de ne pas pouvoir l'exploiter pleinement ?

**Martin Grégoire :** On s'en est quand même pas mal sorti. On a dû faire quelque chose comme une trentaine de dates dans les deux ans qui ont suivi. Ce n'est pas énorme mais c'est déjà ça. On a pu un peu jouer pendant l'été 2020 et on a pu aussi organiser notre "release party" au Botanique en octobre de la même année. On a eu un peu de chance dans notre malchance. On a pu garder pas mal de nos dates. Aujourd'hui, on ne veut plus jouer *Reykjavik*, il est déjà derrière pour nous.

**Antoine Flipo :** Pour le moment, on prépare notre nouvelle tournée. C'est très dur pour nous de rejouer nos anciens morceaux. On a le sentiment d'avoir été beaucoup plus loin pour *Reflet*. Quand on reprendra des anciens titres, on va les réarranger complètement parce qu'on a une nouvelle patte, une nouvelle direction artistique.

Votre dernier concert remonte à novembre dernier. Ce n'est pas votre habitude de vous éloigner aussi longtemps de la scène.

**M. G. :** C'est la période la plus longue pendant laquelle on n'a pas joué. Cela fait quasiment six mois sans être sur scène. Je pense qu'en six ans, on n'avait jamais fait ça. En général, on faisait des pauses de maximum deux mois, pendant les vacances. On n'avait jamais vraiment arrêté. Les dates s'enchaînaient toujours. C'est vraiment sur scène que l'on peut ressentir le potentiel d'un projet et son impact. Travailler pendant longtemps sans dévoiler le résultat, c'est vite assez frustrant car on donne beaucoup d'énergie sans avoir de retour du public. Pour moi, les concerts sont toujours la période la plus agréable. Antoine, je crois que toi tu préfères plutôt les périodes de composition, surtout au début. Le plus éprouvant, c'est vraiment la fin, au moment de terminer les morceaux en studio.

**A. F. :** C'est l'instant où tu te rends compte que tout sonne déjà super bien, mais tu sais que si tu effectues 10% de travail en plus, le résultat sera encore meilleur. Mais ces 10% sont vraiment dur à entreprendre. Généralement, on est exténué. On a aussi entendu trop de fois les chansons, ça peut être compliqué de se concentrer, d'avoir un avis, de trouver ce qui est le mieux. Mais quand tu finis, tu es vraiment satisfait d'avoir été jusqu'au bout. Avec cet album, on a vraiment l'impression d'avoir été au bout de ce que l'on pouvait faire.

Pour votre prochaine tournée, un troisième membre vous accompagnera sur scène. Pour quelles raisons aviez-vous envie d'inviter une nouvelle personne ?

**M. G. :** Brieuc Angenot nous a rejoint, il joue de la contrebasse et des claviers. On a composé tout l'album à deux, comme

d'habitude, mais sa présence lors des concerts va nous permettre d'abandonner tous les samples pour pouvoir tout jouer en live. Brieuc aura un rôle de multi-instrumentiste. Il sera aussi important que nous deux, car il sera un élément autant mélodique qu'Antoine et autant rythmique que moi. C'est super intéressant pour nous car ce sera une nouvelle manière de jouer. Mais cela demande aussi une toute nouvelle organisation.

**A. F. :** Brieuc a aussi une approche différente de la musique car il a fait le Conservatoire. Il a un excellent bagage scolaire et une manière de travailler plus rigoureuse. Nous, on a étudié à l'académie. Cela dit, Martin est même plutôt un autodidacte.

Un changement de dynamique bienvenu dans votre binôme ?

**M. G. :** Ça va faire beaucoup de bien d'être trois sur scène, autant visuellement qu'au niveau du son. C'est excitant, c'est une manière de renouveler la formule. On joue depuis 2016 et ça nous apporte un nouveau souffle pour réarranger des choses en live, pour composer. On aime bien avoir une marge entre les morceaux que l'on a composés et les arrangements sur scène. Les morceaux évoluent constamment. C'est plus amusant.

Martin Grégoire

« La présence de Brieuc Angenot sur les concerts va nous permettre d'abandonner tous les samples pour pouvoir tout jouer en live. »

Comment *Reflet* se démarque-t-il de *Reykjavik* ?

**M. G. :** Sur notre deuxième album, il y a un côté plus "gentillet" dans les mélodies, quelque chose d'innocent. Ici, ce n'est plus du tout le cas. Mais ce n'est pas non plus devenu sombre. On a plutôt l'impression d'être plus sérieux et plus incisif sur certaines parties. C'est moins mélodique, moins doux. Je crois que nos parents aiment moins ! (rires) Tout est plus assumé. Après, on ne réinvente pas la musique instrumentale non plus. Par rapport à ce que l'on peut faire en tant que musicien, on s'est dépassé.

**A. F. :** On est très contents d'avoir pu autant évoluer d'un album à l'autre. Ceux qui nous connaissent et qui ont pris le temps d'écouter nos autres albums, vont remarquer une différence. Le projet a mûri.

**M. G. :** Il reste cependant toujours accessible au niveau des sonorités. Il continue d'être très dynamique, il s'y passe beaucoup de choses. L'album n'est pas long, il fait une quarantaine de minutes mais il emmène l'auditeur dans pas mal de directions différentes. Il y a quelque chose d'un peu bipolaire dans l'intention. On se pose rarement, il n'y a pas de longues introductions, on rentre vite au cœur du sujet. Cela colle assez bien finalement à la personnalité d'Antoine, il bouge beaucoup, il ne peut pas rester longtemps assis. Je me suis déjà dit qu'il devait y avoir un parallèle !

**A. F. :** C'est vrai que j'ai envie de tout donner, tout le temps, tout de suite ! Je crois que ça doit se ressentir un peu dans les compositions.





Glass Museum sur la scène du Vaux-Hall à Bruxelles, lors de la Fête de la Musique en 2021.

Vous dites assumer davantage le côté électronique. Était-ce une envie depuis longtemps ?

**M. G. :** Quand on a commencé en 2016, on avait juste un piano et une batterie. Nos compositions étaient uniquement acoustiques. On n'avait pas beaucoup de ressources et on ne s'y connaissait pas du tout en électro, on n'en écoutait que très peu. Avec le temps, Antoine et moi avons envie de faire évoluer la formule pour être plus diversifié au niveau du son et des possibilités.

**A. F. :** J'ai commencé à toucher au programme de production Ableton il y a quatre ans. J'ai commencé à me plonger là-dedans et à me rendre compte de toutes les possibilités offertes à travers ce logiciel. La découverte de cette technologie a changé notre manière de travailler. J'amène des choses qui sont déjà fort construites à Martin, alors qu'avant on bossait tout à deux. Mais je crois qu'on va bientôt pouvoir retrouver ça car l'ordinateur va être remplacé par Brieuc, il va pouvoir apporter ces éléments rythmiques que je mettais directement dans les loops. On veut enlever tous les samples qu'on a pu mettre dans *Reflet*, c'est vraiment un grand défi de se restreindre à uniquement ce qui sort de nos instruments.

Vous écoutez davantage de musiques électroniques aujourd'hui ?

**M. G. :** Oui et cela a un impact sur notre musique. Des artistes comme Jon Hopkins, Max Cooper, Four Tet ou encore Floating Points proposent une musique très mélodique, un peu club, capable de faire danser tout en restant très belle et mélancolique. Je trouve ça intéressant les musiciens qui arrivent à faire danser et pleurer en même temps. Que ça puisse être émouvant et motivant. On aime bien les contrastes et se positionner là où on ne nous attend pas. On essaie de trouver des choses surprenantes au niveau du rythme, du tempo, de l'arrangement, des mélodies...

Il reste cependant un titre entièrement acoustique dans le disque, *Caillebotis*.

**M. G. :** Ce qui est drôle, c'est que le morceau ne se distingue pas super fort non plus du reste de l'album. Il se fond bien dans la masse.

**A. F. :** Dans l'idée d'aller plus loin dans le son de Glass Museum, j'ai découvert en parallèle les sonorités du piano préparé, c'est-à-dire envisager le piano plus loin que simplement jouer sur les touches. En plaçant quelques bouts de scotch ou en étouffant les cordes avec sa main, cela peut donner des sons organiques mais aussi très électro. Dans le titre *Reflet*, il y a un passage où il y a une chaîne sur les cordes, ce qui donne une sonorité très métallique à la note. Tous ces types de son peuvent apporter un aspect très électronique. Cette technique est utilisée dans *Caillebotis*, on a l'impression d'entendre un synthé mais ce n'est pas le cas. Je crois que c'est cela qui donne une homogénéité au son de l'album.

**M. G. :** La batterie peut aussi imiter des sonorités électro, avec des cymbales sur une caisse claire, des grosses caisses claires ou des percussions supplémentaires. Ça ouvre un peu le spectre. En fait, ces deux ans nous ont aussi permis de redécouvrir nos instruments.

Votre précédent disque était inspiré par votre passage en Islande. Pour *Reflet*, vous dites avoir été inspirés par un voyage particulier, celui de l'imaginaire comme reflet de la réalité. C'est-à-dire ?

**M. G. :** *Reykjavik* est basé sur le voyage en général. Les noms des morceaux évoquent des éléments naturels (*Sirocco*, *Colophane*, *Nimbus*...). L'album est sorti au moment où on jouait beaucoup, en Grèce, en Turquie, dans le reste de l'Europe... *Reflet* a été composé quand on était coincé en Belgique, pendant le confinement. On s'est dit qu'on pouvait alors cette fois-ci se plonger dans les voyages intérieurs. On a imaginé ce concept de *Reflet*

en réponse à *Reykjavik*, qui était inspiré par le monde extérieur. Ici, on est davantage dans l'introspection, dans ce qui touche aux rêves et à l'imaginaire. Ce n'est pas moins bien. La période demeure intéressante car elle nous a permis de nous asseoir, de prendre une pause.

À vos débuts, vous expliquiez avoir peur de rester dans une niche, de ne pas parvenir à toucher un large public. Vous passez aujourd'hui à Dour, à la Fête de la Musique, aux Francofolies et dans plein de festivals européens... Comment expliquer que votre musique instrumentale fasse tomber les frontières ?

**M. G. :** On fait une musique instrumentale, il n'y a donc pas de paroles... ni de frontières à l'écoute. Tu peux vite avoir la chance d'aller jouer dans d'autres pays qui ne parlent pas la même langue. Je crois que ça nous a ouvert beaucoup de portes. Il y a aussi plein de programmeurs qui fonctionnent encore au coup de cœur. On n'a pas besoin d'avoir 500.000 lecteurs Spotify par mois pour se retrouver sur de belles scènes. Les programmeurs nous font confiance. Dans n'importe quelle condition, on a toujours eu un bon accueil au niveau du public. Nous ne nous sommes jamais sentis en décalage, pas à notre place. La musique que l'on fait parle à tout le monde. Elle reste mélodique, vivante et communicative en live.

Antoine Flipo

« C'est vrai que j'ai envie de tout donner, tout le temps, tout de suite ! Je crois que ça doit se ressentir un peu dans les compositions. »

Vous avez évoqué par le passé l'envie d'ajouter du chant. Ce n'est pas encore le cas dans ce disque-ci. Est-ce, malgré tout, toujours l'une de vos ambitions ?

**M. G. :** On n'a pas encore trouvé la bonne personne pour le faire. On a déjà tenté pas mal de choses, mais le confinement n'a pas aidé, c'était compliqué de travailler à distance.

**A. F. :** Jusqu'à présent, on a tenté de rajouter du chant sur nos compositions. Mais il faudrait vraiment composer avec le chanteur pour s'adapter directement à sa proposition. Il est difficile d'imaginer un couplet/refrain/couplet/refrain/pont sur nos compositions. Ce sont plutôt des voyages qui partent dans tous les sens... c'est très compliqué de poser une voix là-dessus. Si on le fait un jour, on devra vraiment prendre le temps. Il faut également que l'on fasse attention à ne pas trop nous éloigner de notre projet, juste pour y mettre une voix. Cela doit nous ressembler.

La scène instrumentale est en plein essor ces dernières années en Belgique, avec Echt!, Tukan ou encore Commander Spoon. Vous étiez l'un des groupes précurseurs chez nous.

**A. F. :** Glass Museum a pu profiter d'une belle visibilité dès ses débuts car sans le vouloir vraiment, on a été l'un des premiers groupes belges à proposer une musique instrumentale jazz,

pas trop intellectuelle. On a vite été programmés dans plein de festivals. Aujourd'hui, il y a des tas de musiciens qui proposent ce style de musique, ça va vraiment dans tous les sens. On sent vraiment une envie de faire danser les gens sur de la musique instrumentale qui se rapproche du jazz sans jamais l'être vraiment.

Est-ce stimulant, pour vous, cette nouvelle scène ?

**A. F. :** Ce qui est chouette, c'est que tout le monde est très accessible. Par la force des choses, on devient tous un peu copains. C'est motivant de voir de nouveaux groupes proposer des choses inédites. Tu ne peux pas t'empêcher de rentrer chez toi et de vouloir te remettre au boulot pour leur montrer des choses à ton tour. C'est super positif d'avoir cette synergie dans les groupes instrumentaux pour le moment. J'en ai vu certains en live récemment, je me suis pris une énorme claque. Ça donne envie de bosser.

**M. G. :** Il y a de la place pour tout le monde. C'est une scène pour laquelle le public a de l'intérêt pour le moment. Il y a une belle visibilité. Il faut dire qu'elle reste très intéressante en live, on en revient à une musique réalisée par de bons musiciens, avec de "vrais" instruments, sans samples. Après avoir exploité beaucoup la musique électronique ces dernières années, on revient donc vers des instruments organiques, joués par de vraies personnes, mais qui peuvent aussi avoir des sonorités électroniques. Cela donne quelque chose de différent qu'avec un ordinateur.

Vous venez de signer un remix pour le compositeur électro français Rone. Comment s'est passée votre collaboration ?

**A. F. :** Nous avions fait sa première partie à l'Ancienne Belgique et discuté avec lui, il était vraiment très sympa. On est un peu resté en contact par mail. Plus tard, on a pris connaissance d'un concours qui proposait de faire un remix d'un de ses morceaux. On était 180 participants. On s'y est attelé. Cela lui a plu. Ça nous a permis d'avoir une super visibilité et de renouer le lien avec lui.

**M. G. :** À la base, le remix ne devait pas être une sortie. Mais il l'a tellement aimé qu'il l'a mis sur son disque bonus. C'est assez cool et ça fait sens avec le côté électro de notre musique de se connecter à ça.

Rone vient d'être nommé pour la seconde fois aux César pour la B.O. d'*Olympiades* de Jacques Audiard. Cela vous tenterait de composer pour le cinéma ?

**A. F. :** On a justement eu quelques propositions. J'ai hâte de commencer. Je n'ai pas encore eu vraiment le temps de toucher à la musique de films mais ça va venir, que ce soit avec Glass Museum ou avec un autre projet.

**M. G. :** Jusqu'à présent, on n'avait jamais été dans les bons réseaux pour ce genre de travail. Si un groupe doit faire une musique de film, c'est un travail beaucoup plus important que pour un compositeur solo qui va tout faire avec un synthé, de A à Z. Pour Glass Museum, ça implique que l'on doive faire le travail d'un album, ou presque. Ça demande une vraie organisation qui mérite réflexion...

Glass Museum  
*Reflet*

Sdban Ultra / N.E.W.S.







# album

# tournée-porpétuolle

©STUDIO DERVILLE

# La Jungle

TEXTE : DIDIER STIERS

Pour Rémy Venant et Mathieu Flasse, la pause pandémie a pris fin en mars dernier. Tandis que leur agenda des concerts s'est déjà enrichi d'une cinquantaine de dates pour un "Tour de Feu" belgo-franco-luxo-germano-suisso-batave qui emmènera le duo jusqu'en Nouvelle-Calédonie (à l'automne), voilà qu'arrive, ce 10 juin, le nouvel album de La Jungle, plus sombre... et intitulé *Ephemeral Feast*.

Ce nouvel album nous arrive "déjà"! Un an à peine après le précédent, *Fall Off The Apex*...

**Mathieu :** Tu dis "déjà", nous on dit "seulement". On voulait le sortir en octobre, mais c'était compliqué quant aux pressages. On a aussi galéré pour avoir la pochette : avec Gideon Chase, ça a pris cette fois un temps dingue. Si on voulait le sortir l'année passée, c'est parce qu'il s'agit vraiment de notre album composé pendant la pandémie. Sans que ce soit réfléchi, ça aurait été inscrit dans sa logique un peu plus dark.

**Rémy :** Cet album ne serait pas là s'il n'y avait pas eu le Covid. On aurait fait autre chose. Et surtout, on aurait tourné en 2020/2021, donc on n'aurait pas eu le temps de répéter et du coup, d'enregistrer un album. On s'y serait mis maintenant seulement... Là, oui, pour *Ephemeral Feast*, on a clairement eu le temps.

Si on se doute que ce titre est votre commentaire sur l'état du monde, c'est pourtant la première fois où vous exprimez aussi directement, non ?

**M. :** On n'a pas voulu consciemment être plus directs, ça s'est fait naturellement. Mais c'est peut-être la situation actuelle qui fait qu'on ne va plus tourner autour du pot.

**R. :** Après quatre, cinq albums, on peut se permettre d'amener un commentaire plus politique. Et en fait, ce n'est même pas politique, c'est juste une vision de...

**M. :** Ah, c'est pas "donneur de leçons", hein, disons que c'est un triste constat.

**R. :** Au début, on s'en foutait un peu de donner forcément du sens. Ensuite c'est venu progressivement, depuis le troisième album. Maintenant, si ça tombe, il n'y aura aucun discours pour le prochain, ce sera juste de la rigolade. Mais je crois que le contexte hyper anxigène actuel fait que là, on ne se voyait pas faire un disque sans l'accompagner d'un commentaire.

Vous vous demandez parfois comment évoluer, voire vous réinventer, mais sans vous perdre ?

**M. :** Oui ! C'est toujours le même genre de musique mais je détesterais qu'on dise « ils font toujours la même chose ! » Ça me ferait vraiment chier ! Ici non plus, on n'a pas cherché, on ne s'est pas dit qu'on allait faire une chanson plus hip-hop : on compose et c'est ce qui sort. Mais sur cet album, il y a plus de voix, par exemple.

Effectivement ! Un morceau comme *Hallow Love* est même presque une ... chanson !

**M. :** Rivari aussi, *Another Look to the Woman in the Gloom*, même chose... Ça fait partie d'un petit plus par rapport aux autres albums. Pour le prochain – parce qu'on est déjà sur des trucs –, il est clair qu'on va essayer de faire quelque chose qu'on n'aura pas fait.

Globalement, on entend déjà "d'autres choses" sur ce disque-ci. Le dernier morceau, *VVCCLD*, est un peu western psyché, si je peux y coller mon étiquette...

**R. :** Ça nous va, moi j'aime bien ! Mais tu vois, ce dernier morceau par exemple est un peu à l'image de l'album. On s'est dit « ne pensons pas à ce qu'on jouera en live » puisqu'on ne savait pas quand on allait rejouer. Ce n'était pas l'état d'esprit : on n'a pas pensé à l'aspect noise direct, rentre-dedans ou dansant comme on l'a toujours fait. On s'est juste écoutés. Mathieu a sorti des trucs parfois assez différents de d'habitude, je mettais une batterie dessus, puis du chant est arrivé plus tard...

## Du sons, des clips, des gons

La pochette est une fois encore une illustration puisée dans l'oeuvre de Gideon Chase. Vous le précisez d'ailleurs : ce n'est pas une commande. Mais qu'aimez-vous chez lui ?

**M. :** Il a toujours eu ce décalage qu'on aime bien. Pour *Past // Middle Age // Future*, c'était vraiment ça, des petites disputes

qu'on avait eues Rémy et moi, avec des coussins, complètement con et en même temps c'était l'esprit du disque, avec les Gilets Jaunes... On a toujours trouvé un lien directement. Et en plus, c'est super léché, au pinceau, c'est ça qu'on aime !

**R. :** Comme dit Mathieu, c'est une touche d'humour sur des trucs parfois un peu dramatiques. Et finalement, Gideon est un gars qui, peut-être, nous aide à trouver du sens à nos disques. À partir d'une illustration, Mathieu a parfois adapté les paroles d'un morceau. Sur *Past // Middle Age // Future*, il y a un morceau qui parle de Moyen Âge parce que justement, c'était les chevaliers sur la pochette. Et ce qui est bien avec lui aussi, c'est qu'on n'est pas dans un rapport de clients. De toute façon, on n'a pas les moyens de commander des peintures !

## La Jungle

« On s'est dit "ne pensons pas à ce qu'on jouera en live" puisqu'on ne savait pas quand on allait rejouer. »

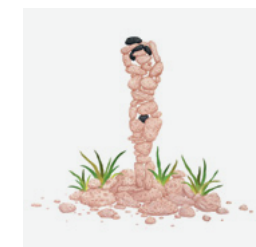
Vos clips contribuent aussi au développement de tout un univers visuel : vous y accordez de plus en plus d'importance ?

**R. :** Il y a également des dessins de Mathieu, sur les singles, l'album live et l'album de remixes. Il n'en faisait pas trop au début mais maintenant, c'est devenu assez récurrent et tout le monde aime bien (rires). Ça aussi, ça apporte un gros truc. Pour les clips, ce n'est pas nous qui choisissons, et je crois que les gens se font vite des films là-dessus. Ceux pour *Le Jour du Cobra* et *Du Sang du Singe*, qui sont quand même les mieux produits, mais même les précédents, ne sont pas des commandes non plus. Ce sont des gens qu'on connaissait, rencontrés dans les concerts ou des choses comme ça et qui sont venus vers nous avec des envies et des idées. Si ça nous parle, on donne suite.

**M. :** On aime bien travailler avec les gens, choisir dans nos connaissances. Et les clips restent très importants pour nous malgré la fameuse dose de boulot que c'est. Surtout qu'on n'est pas trop du style à acheter des trucs sur Facebook pour avoir de la visibilité, un nom sponsorisé, ou on ne va pas commencer à demander d'acheter des vues à Madagascar ! Donc on essaie avec nos petits réseaux, on suggère des reports... On va bientôt arriver à 100.000 vues pour *Technically you are Dead* qui est sorti en avril 2016. Il doit y avoir 25.000 vues pour *Le Jour du Cobra*. Ça prend du temps. Mais c'est chouette d'avoir la bonne idée. Sur le dernier (*Du Sang du Singe*, – ndlr), la choré a été imaginée par Brandon Lagaert qui joue dans *Peeping Tom* (le collectif bruxellois de danse-théâtre, pas le groupe de Mike Patton, – ndlr). Voilà, tu rencontres surtout plus de gens, c'est ça qui est chouette !

## La Jungle *Ephemeral Feast*

Black Basset Records /  
À Tant Réver du Roi Records /  
Rockerill Records / Stock Records



# album

# hoarq

©JEAN-FRANÇOIS CARLY

# My Diligence

TEXTE : DIDIER STIERS

Après un premier album en 2015 puis *Sun Rose* plébiscité en 2019, les Bruxellois fêteront ce 3 juin leur troisième galette, encore une fois emballée par leur camarade Elzo Durt, et seront notamment à l'Alcatraz, en août. Groupe à part et rock musclé : voilà une affaire qui dure !

**M**y Diligence anno 2022, c'est 10 ans de parcours qui ont mené au solide trio actuel : Cédric Fontaine (voix, guitare), François Peeters (guitare) et Gabriel Marlier (batterie). « On a envie de dire que le "vrai" groupe a commencé un an avant *Sun Rose*. Et oui, pas de basse ! C'est un setup assez bizarre, mais qui fait que sur scène, ça ne se ressent pas du tout. »

C'est également leur attachement à la compo en jam (« la phase de chant vient après ») qui a donné lieu à *The Matter, Form and Power*, titre de ce troisième LP inspiré par *Léviathan*, l'oeuvre philosophico-politique de Thomas Hobbes. « On aimait bien aussi ce délire de la grosse bête qui vit dans l'eau, qui bouffe tout. L'énormité de la chose ! » Suggérée pareillement par *Elasmotherium*, comme s'intitule la plage de clôture, référence à l'ancêtre lointain du rhinocéros qui aurait donné le mythe de la... licorne. « *Elasmotherium* a vraiment existé, mais c'est une référence aux grandes races qui s'éteignent d'elles-mêmes parce que quelque chose ne fonctionne

pas dans leur génétique ou dans le monde. Le système qui va s'autodétruire... On a un peu grandi aussi nous-mêmes, on fait moins de bêtises, on pense moins au rock'n'roll et plus à la vie » C'est indéniable : tout ceci colle parfaitement au son du groupe !

Depuis des lunes, ce qu'on peut lire à propos de My Diligence regorge de références et d'étiquettes. On cite Fu Manchu, Elder, Helmet, Torche ou Queens Of The Stone Age, on se dépatouille entre stoner, power rock, heavy, psych, doom mélodique et même prog ! L'une des spécificités de ce nouvel album fort abouti, c'est le chant, plus en avant et sur certains morceaux fichtrement metal. « Depuis quelques années, on écoute beaucoup de groupes hardcore, post-hardcore, comme Amenra, Cult Of Luna... Et puis on estime que les voix sont meilleures, qu'elles ont besoin d'exister, et on a assumé des lignes de chant beaucoup plus compliquées, disons, avec plus d'interprétation. » De quoi densifier encore leurs concerts, toujours immersifs.





# électro # sonstivo

© VIRGINIA ROTA

## Yamila

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

En 2019, Yamila se fendait d'un premier album de pop avant-gardiste électronique unique en son genre. Trois ans plus tard, elle nous emmène encore plus loin avec *Visions*, album concept où l'électronique se mue en une musique contemporaine aux accents mystiques, telle une Hildegard von Bingen du 21<sup>e</sup> siècle.

**Y**amila Rios est Espagnole, elle a longtemps vécu aux Pays-Bas avant de s'installer en Belgique. Enfant, elle étudie le violoncelle tout en étant submergée par le flamenco : « Cette musique fait partie du langage musical familial dans lequel j'ai grandi. En Espagne, le flamenco est chanté et joué à toutes les fêtes de famille ». Adolescente, elle découvre les compositeurs contemporains pionniers de l'électronique d'avant-garde comme John Cage, La Monte Young, Pauline Oliveiros ou Stockhausen. Elle décide de partir aux Pays-Bas pour étudier la sonologie (l'étude des sons, notamment électroniques) au Conservatoire royal de La Haye. « J'y ai passé sept ans de ma vie, entourée de musiciens fantastiques. C'était un luxe ! » Elle se plonge dans la musique comme s'il s'agissait d'une thérapie. C'est l'autre signification de la sonologie : la thérapie par les sons. « C'est en faisant de la musique que je vis les expériences les plus intenses. C'est quelque chose d'abstrait. Elle

peut toucher l'âme et le corps. Quand je fais de la musique, mon intention est toujours que l'auditeur ressent quelque chose dans son corps. » Ce qui nous amène à *Visions*, son deuxième album à paraître le 1<sup>er</sup> juillet. Un disque-concept qui doit autant à l'électronica expérimentale de Clark (producteur anglais du label Warp avec lequel elle a collaboré) qu'aux chants religieux du Moyen Âge : « J'ai commencé à travailler sur le disque en lisant des textes de mystiques comme Sainte-Thérèse, Hildegard, Julianne de Norwich... Ce qui m'a frappé, c'est que ces religieuses parlaient de manière très précise de leur corps et qu'en fait, Dieu n'était qu'une excuse pour parler de leurs expériences physiques... J'ai le sentiment que nous avons perdu cette capacité à ressentir les choses dans notre corps avec autant d'intensité. Ça a été le point de départ de l'album, ce besoin de retourner au corps et à l'expérience mystique qui le meut ». La thérapie par les sons. Physique et spirituelle.



# EP # pop-fronchq

© JAMES K BARBOSA

## Doowy

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Musicien tout-terrain, producteur en vogue, Thibaud Demey contribue en catimini aux succès de Lost Frequencies ou de Mustii. En solo, il revêt le costume de Doowy pour chanter le français sans contrefaçon. Quelque part entre Metronomy et Julien Doré, sa voix suave se porte au chevet de sujets graves.

**I**ngénieur du son de formation, musicien par passion, Thibaud Demey n'a jamais choisi son camp. Cette neutralité est aujourd'hui sa plus grande force. Capable de produire des chansons pour les autres (Mustii, Ykons) ou de renforcer les performances scéniques d'un blockbuster (Lost Frequencies) via d'astucieuses interventions instrumentales, l'artiste bruxellois met à présent sa polyvalence au service de ses propres compos. « J'ai longtemps hésité avant de me lancer en solo, concède-t-il. Par peur ou manque de confiance, je me trouvais toujours des excuses pour retarder l'échéance. Puis, le confinement est arrivé... et je suis passé à l'action. » Bien décidé à se frotter au format chanson, Thibaud Demey dégote alors un nom de scène au casting de série télé américaine Malcolm. « Avant, je la regardais tout le temps. Je m'identifiais au personnage de Doowy. C'était le petit dernier d'une famille, chouchou des parents et, surtout, bouc émissaire de ses grands frères. En soi, c'était l'histoire de ma vie. D'autant que le person-

nage de la série jouait du piano et bien d'autres instruments. » Toute cette empathie se matérialise maintenant sous la pochette de *Contre-Nuit*, le premier essai de Doowy. « Sur cet EP, les thématiques abordées sont assez austères. J'évoque la mort, les relations toxiques, la nostalgie de l'enfance ou les dérives de la virilité : des sujets pas très joyeux. En revanche, les mélodies sont toujours dansantes et colorées. *Contre-Nuit* vient souligner cette ambivalence. C'est une façon de contrer mes parts d'ombre avec une musique rayonnante. » Le plus souvent pop, disco et décontractés, les (six) morceaux proposés sur le disque insufflent volontiers de la légèreté au cœur d'un monde agité. Du côté le plus obscur de la force, Doowy chante toutefois *Mon étoile*, un hommage assumé à sa mère décédée. « Cette chanson, c'est un pied de nez à la tragédie. Une façon d'enterrer définitivement les traumatismes du passé pour ne retenir que la tendresse, la beauté et la douceur. La démarche n'était pas évidente mais à l'arrivée, elle est extrêmement apaisante. »



# album # rap

© SIMON BOLLU

## Isha

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Figure emblématique du rap belge, Isha s'impose en patron à l'heure de servir son premier album studio. Entre hommage au frère disparu et fiction hantée par quelques démons personnels, *Labrador bleu* monte la garde. Au taquet, toujours loin devant.

**A**vant de promener son *Labrador bleu* dans l'espace public, Isha s'est dévoilé via le documentaire *Sourire aux fantômes*. Diffusé sur les réseaux, ce biopic retrace un itinéraire accidenté. « J'avais besoin de faire le point une dernière fois avant de tourner la page », explique-t-il. C'est qu'à bientôt 36 ans, l'artiste a déjà plus de mille vies au compteur. Modèle pour les uns, parrain du rap bruxellois pour les autres, il a aiguisé son art sur les trottoirs de la ville avant d'imposer son style sur les plus grandes scènes du pays. Vingt ans après ses débuts, Isha sort donc un premier album sous son (pré)nom. « Chaque chose arrive au bon moment, dit-il. En ce sens, *Labrador bleu* tombe à pic. C'est le témoin de mon endurance et d'une certaine abnégation. » Cet album découle pourtant de nombreuses remises en question. Parti d'une table rase, couché sur une page blanche, *Labrador bleu* s'est dessiné dans l'instant, à l'instinct. « Avant de l'enregistrer, j'ai jeté l'équivalent d'un disque entier. J'avais l'impression d'être dans la redite. » Pour éviter de se répéter, Isha a pris exemple sur les rappers d'Atlanta. « Je suis arrivé en studio sans avoir

écrit un mot. Mes textes sont nés au contact de la musique. Cette façon de travailler m'a libéré. » Entre montées de fièvre (*Tueur de dragon*), coups francs (FIFA) et clin d'œil à l'idole (*La réincarnation de Biggie*), Isha partage le micro avec Limsa d'Aulnay (*Modou*), OG Gold (*Étage*) ou Caballero & JeanJass (*Meilleur Karaté*). « Ce sont des proches. À un moment, j'avais composé des trucs profilés pour des featurings commerciaux ou complètement bling-bling. Mais j'ai vite réalisé que j'étais sur la mauvaise voie. Dans ma carrière, chaque collaboration tient d'abord à une relation. Il n'y a pas de raison que ça change. » Sous ses dehors fictionnels, *Labrador bleu* s'abreuve à la source d'un chaos personnel parfaitement maîtrisé. « J'ai besoin d'exfiltrer mes démons pour avancer. C'est quasi thérapeutique. Je ne pourrai jamais écrire un morceau indolore et insouciant. Ça ne me ressemble pas. Ici, toutefois, je mise sur une approche plus cinématographique, moins égocentrique. J'ai trouvé une autre façon de parler de moi. » Une méthode moins aut centrée donc, mais toujours aussi efficace.



# album-biontôt # artiste-engageo

© GUY SCHOTTE

## Roza

TEXTE : LOUISE HERMANT

La musicienne bruxelloise publie un premier album dans lequel elle soulève des problématiques sociétales. Roza y porte un regard à la fois frontal, innocent et sensible.

**P**our beaucoup d'artistes, le confinement a permis de concrétiser des projets ou de décider de se consacrer pleinement à la musique. La jeune artiste bruxelloise Roza, finaliste du concours *Du F*, dans le texte en 2020, n'y a pas échappé. Embarquée dans des études de bio-ingénieure, elle décroche après quelques mois. La musicienne de 21 ans se réfugie alors dans la musique, sa passion depuis toute petite, et se construit un studio dans sa chambre. Elle réalise un clip avec les moyens du bord et publie sa première chanson, *Coule Amour*, sur les réseaux sociaux. Le morceau attire l'attention de plusieurs radios belges et se retrouve même dans la programmation de FIP, outre-québécois. « J'ai été très contente des retours sur ce titre. Il m'a permis de me faire une première expérience dans l'enregistrement et la production pour pouvoir imaginer la suite. » Mise en confiance, Roza se lance dans la composition de son premier album, *Système Ouvert*, réalisé avec l'aide d'Antoine Flipo, moitié de Glass Museum. Elle y joue de la guitare, du banjo mais aussi du n'goni, guitare traditionnelle malienne. « Il y a forcément une interrogation au niveau de l'appropriation

culturelle. J'en ai beaucoup parlé avec des personnes qui en jouent de façon traditionnelle. J'ai vraiment cette intention de respecter cette culture et de ne pas en faire un outil pour permettre de me mettre en avant. » Portées par des sonorités électroniques et instruments acoustiques, les paroles, écrites en français, évoquent les injustices climatiques et sociales, l'impuissance face à la violence du monde. « Le disque partage un questionnement assez fort à fleur de peau sur les autres, l'état de la société, des réflexions qui me dépassent. Le regard se veut presque innocent sur des informations extérieures. » Son engagement se traduit également dans une démarche active et concrète. Pour se rendre à ses concerts, elle pédale 1.250 kilomètres à travers la France l'année dernière. « Je voulais incarner mes propos, avoir des revendications palpables, échanger sur des sujets comme l'écologie. » La jeune femme plaide pour plus de sobriété, y compris dans l'industrie musicale. « Quelques gros artistes sont mis en avant, le reste doit se dépatouiller. Il serait intéressant de se reconcentrer sur des artistes locaux. »





# multi-disciplinaire

# multi-talents

© TARONA

# Reinel Bakole

TEXTE : NICOLAS CAPART

Chanteuse, danseuse, performeuse et artiste plurielle, Reinel Bakole s'apprête à entamer son premier gros été festivalier. Portrait d'un diamant brut dont il reste bien des facettes à révéler.

Reinel est un soleil. Un petit bout de femme dont l'énergie déborde et dont le sourire éclabousse. À 23 ans, la demoiselle Bakole a le vent en poupe et communique sans peine son engouement. Sur le point d'emmener son spectacle et ses deux EP sur les routes du Vieux Continent, nous l'avons rencontrée pour broser le portrait de cette jeune artiste aux multiples talents.

C'est en 1998 du côté d'Ottignies que Reinel Bakole voit le jour. Élevée à la dure, de parents séparés pour qui primaient rigueur et excellence, elle tente de trouver sa place. « On a grandi à Rixensart, et j'étais la seule noire. Ce lien à mes origines, je ne l'éprouvais que chez mon père, qui vivait avec ses frères et sœurs et où cette culture était bien plus présente. Je ressentais fort cette dualité. Mais, à l'époque, je ne l'exprimais pas. Je gardais une distance par rapport à mes racines. »

## Entrer dans la danse

Le sport l'aide à s'épanouir. Gymnastique, athlétisme, natation, la petite fille s'essaie à plusieurs disciplines jusqu'au jour où une amie l'introduit à la danse. « J'ai assisté à un de ses récitals les yeux brillants. Les cos-

tumes, le public, l'effervescence en coulisses... Je voulais faire partie de tout ça. » Déterminée, elle convainc sa mère de l'inscrire à un cours de danse "funky", est remarquée par la professeure et intègre rapidement la compagnie.

Peu à peu, la danse devient l'activité principale de Reinel. À la fin de ses études secondaires, elle part aux États-Unis pour intégrer un cursus artistique. Boston et New York, seule du haut de ses 18 ans. « Je visais Alvin Ailey, dont le fondateur était très engagé dans la cause noire. Le jour de l'audition, tout le monde faisait des grands écarts dans tous les sens... Moi, j'essayais de respirer dans mon coin. » Cette fois-là ne passera pas. Mais l'audition à l'Université d'Amsterdam quelques mois plus tard connaîtra une meilleure issue pour Reinel, qui emménage dans la foulée aux Pays-Bas.

Reinel Bakole

« Marquer mon empreinte, que l'on puisse reconnaître mon travail en un instant ! »

## Trouver sa voix

Le chant a toujours été présent dans la vie de Reinel Bakole mais la danse occupait son temps et son esprit. Le temps de l'accepter et de mettre en notes les mots grattés, elle publie un premier morceau. Fin 2019, elle se retrouve à Londres pour un stage et décide de s'y installer. C'est là qu'elle terminera son EP *A Gal on the Moon*. De là, les choses s'accroissent et sa carrière avance, jalonnée de rencontres parfois fortuites mais rarement anodines. Alexander Cornelis de chez Universal est l'une d'entre elles. Il lui présentera le musicien et beatmaker Louis Shungu, puis le DJ/producteur Chris Ferreira et, enfin, le bassiste Sam Van Binsbergen.

Entretemps, la vie londonienne sous covid est morose et Reinel rentre en Belgique. C'est ici qu'elle entame l'écriture de son 2<sup>e</sup> EP. Un voyage inspirant au Congo l'aidera à le terminer. Dix ans qu'elle n'y avait pas mis les pieds. « C'était beau, ça m'a renforcée ». Et cela permettra à *Closer to Truth* de voir le jour, un projet mêlant musique, danse, chant et vidéo, aux bons soins du trio de producteurs susmentionné, The Solar 3.

Un EP visuel, offrant aux six morceaux qu'il renferme une déclinaison vidéo où Reinel complète sa vision. Car les envies de l'artiste sont plurielles, à l'image de ses live. « J'ai envie que l'audience soit stimulée par différentes choses. Par le son, mais aussi par le visuel, le mouvement, l'émotion... Que le public reçoive tout ça d'un coup. Le costume que je porte doit faire écho à ma performance, au set, aux jeux de lumière, pour stimuler tous les sens (je pense à l'odorat bientôt, j'y travaille). » La prochaine étape pour elle sera de repartir en création. Avec un objectif en tête : « Marquer mon empreinte, musicalement mais aussi visuellement, que l'on puisse reconnaître mon travail en un instant... » Pari déjà gagné.



# hommage

# 24-pièces

© MICHEL COMBLAIN

# Music For Trees

TEXTE : BERNARD VINCKEN

Jamais présenté dans sa totalité, *Music For Trees* c'est aujourd'hui une occasion unique d'entendre ce qui reste de la musique du compositeur, chanteur et tromboniste (exceptionnel) Garrett List lorsqu'il n'est plus sur scène. Rencontre avec Adrien Lambinet et Manu Louis, les deux directeurs artistiques de cet hommage au musicien.

« C'est la première fois qu'on est directeurs artistiques sur un aussi gros projet et on apprend beaucoup : convaincre puis réunir les différents intervenants (dont de grosses structures), trouver les dates qui conviennent au planning de chacun, décrocher les budgets... c'est une grosse masse de travail pour une petite équipe. » Ce projet émerge en 2020, au lendemain du décès du

compositeur et à l'initiative de Marie-Pierre Lahaye, l'âme active derrière l'association World Citizens Music fondée par Garrett List en 2006 pour promouvoir sa conception d'une nouvelle musique, sans frontières et intégrative. Le musicien, né à Phoenix en Arizona, s'établit à Liège en 1980, dans un parcours qui converge avec celui de Frederic Rzewski : deux Américains, réunis à New York, puis à Rome au sein de la formation d'improvisation acoustique et électronique Musica Elettronica Viva et enfin au Conservatoire royal de Liège où ils enseignent tous deux à l'initiative d'Henri Pousseur.

Sa musique se veut « sans genre, sans style, éclectique » : un mélange de classique, de jazz, de chanson pop et de contemporain qui fait du bien. « Au contraire de Stockhausen ou de Cage, il ne fait pas cette différence entre musiques sérieuse et légère : il réintroduit la mélodie, disparaît avec l'avant-garde. Il mélange sans hiérarchiser. Il ouvre la porte aux gens, avec la volonté, politique, de jouer une musique qui ne s'adresse pas qu'aux bourgeois. Il remet en avant le groove et l'impro. Sa musique est comme un voyage en train, on y retrouve la notion du temps qui passe, il y a une économie de matériau, de moyen... Et puis, il a ce dégoût du capitalisme et de ces "stupid white men", de la pub et de se vendre, d'être identifiable, contrairement à un Feldman ou un Reich. Il veut rencontrer les autres, inventer une musique avec eux. »

Parmi ses nombreuses compositions (jazz, symphonique ou de chambre, cantate, solo...), *Music For Trees* est le projet monumental de List : il en écrit les 24 pièces de 1986 à 1989, autant d'heures d'un voyage poétique, chacune dédiée à un arbre du monde (il habitait près du Jardin Botanique à Liège). « Initialement destinées aux instruments électroniques de l'époque, au fil du temps, il adapte les partitions pour des formules différentes. Le Garrett List Ensemble ou l'Orchestre National de Belgique en joueront des parties, mais *Music For Trees* n'est jamais proposé dans son intégralité, n'est jamais réfléchi comme un ensemble de 24 pièces. »

C'est donc une première mondiale que proposent Adrien Lambinet et Manu Louis, à Liège (avant des dates en Wallonie), le 12 mai au Mithra Jazz (neuf pièces pour orchestre de chambre et quatre électroniques) et le 26 novembre à la Salle Philharmonique de Liège (trois pièces symphoniques). « On a donc réfléchi. D'abord de façon un peu irréaliste : une performance de près de 4 heures de musique, tout l'un derrière l'autre ? Dingue... et cher. Donc, retour sur terre et en quatre parties, avec l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège, l'Orchestre Symphonique du Conservatoire royal de Liège et l'Orchestra ViVo ! »

« Vivo est sans doute le groupe instrumental le plus abouti de sa carrière : il a la couleur du symphonique – Garrett était un grand amoureux de cette forme orchestrale – mais avec certaines formes de liberté, trop absentes dans la musique du 19<sup>e</sup> siècle. Ici, il n'y a pas de hiérarchie, pas de chef, les interprètes jouent leur propre musique » : pas d'instrumentiste-esclave de la partition d'un autre et une façon de prendre ses repères qui « ouvre les oreilles et oblige à se concentrer mais qui donne une autre force ».

*Music For Trees*, c'est l'écriture musicale de Garrett List mise au centre. Ses pièces électroniques réactualisées dans des interfaces dynamiques. La voix magnifique de Lynn Cassiers. Et une mise en scène inspirante signée Denis Mpunga.





# Igrique # chanson ©JUNG GA MEE

# Albane Carrère Madame Rêve

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Accompagnée du pianiste Nicolas Krüger et du violoncelliste Sébastien Walnier, la mezzo-soprano se sublime sur *Il est quelqu'un sur terre*, copieux album paru sur le label classique Cypres. La chanteuse pose sa voix ensorcelante sur des mélodies corses, du folk grec et des chansons françaises modernes puisées dans le répertoire d'Alain Bashung, de Brigitte Fontaine ou encore de Dominique A. Rencontre avec une artiste à l'élégance rare qui aime bousculer les codes.

**A**lbane Carrère vient d'interpréter à la Monnaie le rôle de La Femme (The Woman) dans le second volet de l'opéra *Is This The End?* de Jean-Luc Fafchamps. Auparavant, la mezzo-soprano à la renommée internationale a incarné le travesti Chérubino dans *Les Noces du Figaro*, Annina dans *La Traviata*, Idamante à l'Opéra d'Avignon dans *Idomeneo* de Mozart ou encore la bohémienne Mercédès

dans le *Carmen* de Bizet. Du baroque au contemporain, elle peut tout chanter. Mais avec *Il est quelqu'un sur terre*, Albane Carrère s'aventure dans un registre et des formats plus proches de la pop que du répertoire classique. « Ce disque est né pendant le confinement. Je ne pouvais plus faire de la scène mais l'envie de musique était là. Avec le pianiste Nicolas Krüger, nous nous sommes d'abord plongés dans les chansons et mélodies populaires corses d'Henri Tomasi. Nous sommes restés dans la Méditerranée avec le folk grec de Benjamin Britten et le répertoire italien de Luciano Berio. De fil en aiguille, il y avait matière à un album qui répondait parfaitement à cette idée d'une carte blanche que m'avait proposée Cédric Hustinx, responsable du label classique Cypres », explique-t-elle. Riche de 30 extraits, cet album qui abolit les frontières des genres musicaux s'enrichit aussi du travail d'arrangement de Jean-Luc Fafchamps sur des chansons françaises modernes. Albane Carrère se réapproprie ainsi *Toutes Les Choses* de Claude Semal, *Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve* que Serge Gainsbourg avait écrit pour Jane Birkin, *Belle Abandonnée* de Brigitte Fontaine, *Immortels* de Dominique A, ainsi que le magnifique *Madame Rêve* de Bashung, l'un des sommets d'*Il est quelqu'un sur terre*.

Albane Carrère

« J'ai toujours été fan de Radiohead, Sting ou Jeff Buckley... »

« Hormis Claude Semal, je connaissais déjà l'univers de ces artistes. Je me souviens par exemple avoir écouté en boucle *Madame Rêve* lors d'une croisière dans les îles grecques avec ma sœur et son compagnon. Le virus de la musique classique, je l'ai eu grâce à mon père. Il ne mettait que ça dans l'autoradio lors des longs voyages que nous faisons en famille. Je fermais les yeux et je me réfugiais dans ma bulle. Ma mère m'a initiée à la pop. J'ai toujours été fan de Radiohead, Sting, Jeff Buckley... Interpréter *Madame Rêve* ou *Immortels* de Dominique A demande du travail. Je m'intéresse au texte, au contexte du morceau, comme je le fais pour un opéra. Mais c'est aussi une autre expérience. En pop, il n'y a pas cette pression du son qui doit être pur ou "connecté". J'utilise un peu ma voix lyrique, mais pas trop... Je peux davantage me laisser aller et c'est un sentiment très agréable. » L'aisance vocale d'Albane Carrère est impressionnante. Elle n'est jamais dans la performance. Albane chante au naturel. Avec élégance et sans se forcer. Jean-Luc Fafchamps parle « de miracle de l'interprétation parce qu'elle s'exprime avec une réelle intériorité ». Un compliment qui fait presque rougir l'intéressée. « Je ne m'inscris pas dans ce courant qui tend vers la démonstration technique. Je ne veux rien prouver quand je chante. J'essaie simplement de ressentir les choses et de les exprimer à ma manière, en puisant dans mon propre ressenti. Ça peut aller très loin comme avec *Madame Rêve* dont le texte mystérieux évoque le plaisir féminin. Je me dis toujours que le chant est un langage, mon langage, ma manière d'exprimer des choses que j'ai peut-être du mal à faire ressortir dans la vie de tous les jours. » Une approche humaine et profondément humble qui rend ce projet encore plus attachant.



# vogaço-en-Italie # baroque ©ANA LUCIA MONTEZUMA

# Les Muffatti

TEXTE : STÉPHANE RENARD

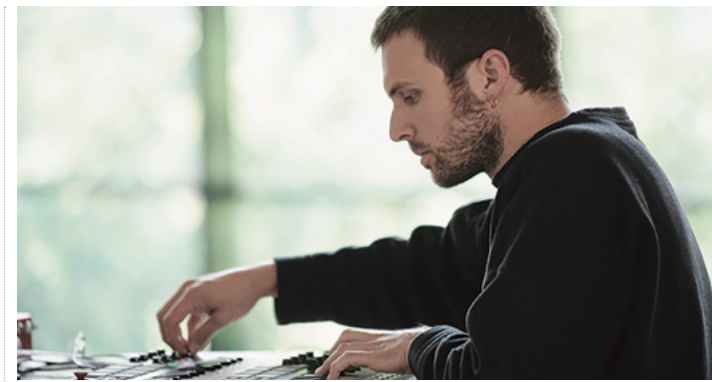
Deux ans après leur superbe enregistrement de concertos pour orgue et cordes de Bach, qui avait été couvert de distinctions, les Muffatti nous invitent cette fois en Italie, en compagnie du contre-ténor Clint Van der Linde.

**C**onçu par Benoît Vanden Bemden, contrebassiste et cofondateur de cet excellent ensemble baroque né au Conservatoire de Bruxelles il y a plus de 20 ans, ce nouveau disque réunit des motets de Johan Adolf Hasse et de Nicola Porpora. Ces deux maîtres de l'opéra seria (un genre italien en vogue au 18<sup>e</sup> siècle avec des œuvres très codifiées : une ouverture en trois mouvements suivie de trois actes, - ndr), et aussi grands voyageurs, connurent des destins parallèles. « Hasse s'était rendu à Naples, pour étudier avec le célèbre Porpora, mais le courant n'est pas vraiment passé, résume Benoît. Ils ont cependant fait tous les deux une très belle carrière en Europe, et bien sûr à Venise. » Ils y travaillèrent notamment pour ces fameux "ospedali", hospices qui recueillaient les orphelins et formaient les jeunes filles à la musique en engageant les meilleurs compositeurs. « C'est ce qui m'a inspiré ce disque, où j'ai réuni des motets écrits par Hasse et Porpora dans ce contexte. Le choix s'est fait avec la complicité de Clint Van der Linde, la voix de ce disque qui célèbre le style napolitain, aux nombreuses et riches ornements. » Avec deux inédits au programme. Le pre-

mier, *Hostes averni* de Hasse, dormait dans la bibliothèque du Conservatoire de Bruxelles où Benoît l'a découvert : « C'est une très belle pièce qui, curieusement, n'avait jamais été enregistrée, alors que c'est la seule version existante pour voix d'alto. » Oubli réparé pour cette œuvre aux accents d'opéra. Le second inédit, lui, est signé de Porpora – un "Nisi Dominus" que Benoît a découvert cette fois dans la bibliothèque de l'archevêché de Malines : « Il figurait parmi la centaine de partitions ramenée par un notable anversois à l'occasion de son Grand Tour initiatique en Europe, comme tout jeune homme de bonne famille se devait de le faire au 18<sup>e</sup>. C'est également une vraie découverte. » Un détour par Venise ne se concevant pas sans Vivaldi, les Muffatti complètent ce très beau programme par deux concertos pour cordes du prêtre roux qui, lui aussi, fut très actif au sein d'un ospedale pour jeunes Vénitienues.



Les Muffatti  
Salve Reginae  
Ramée



# album # Ensemble-Hopper ©YVES DETHIER-DYOD

# Pierre Slinckx

TEXTE : BERNARD VINCKEN

« Dans ce monde difficile, j'avais envie de créer de la joie. Avec *h#1|2|3|4*, j'ai réussi à caser pas mal de mes idées de ces dernières années. C'est un aboutissement dont je suis fier. »

**A**près *c#1* et *m#1*, une double sortie simultanée en 2019, la première avec Cindy Castillo, la seconde avec le quatuor MP4, Pierre Slinckx nous parle aujourd'hui de son nouveau disque : *h#1|2|3|4*, qui sera présenté le 10 juin chez Rosas, à Forest, dans la série *Ictus invites*. Soit quatre compositions travaillées cette fois-ci pour l'Ensemble Hopper. À ce stade, vous avez probablement capté la logique des titres (sinon, revenez un peu en arrière), référencés mais abstraits, au point que le compositeur les préférerait d'ailleurs imprimés aussi petits que possible sur les pochettes : « Mon point de départ et mon inspiration n'ont aucun contenu extra-musical : je démarre d'une idée purement musicale, qui peut être assez technique ». Ici, une montée qui semble ne jamais s'arrêter, comme l'escalier sans fin de Lionel Penrose, cet objet impossible auquel répond, dans le monde sonore, le glissando de Risset-Shepard. Jean-Claude Risset, physicien et compositeur français, et Roger Shepard, psychologue cognitiviste américain, empilent des notes à l'octave – les plus aiguës disparaissant en même temps qu'apparaissent les plus graves – et chez Pierre Slinckx, cela génère une ex-

citation jubilatoire, « au point d'avoir envie de headbanger à la fin ». « Ce mécanisme, c'est la structure. Puis je laisse venir l'intuition et je dégrossis ce gros bloc de pierre, auquel j'essaie de donner forme ». L'album est la synthèse (précoce vu l'âge du compositeur) d'une démarche de recherche et d'un arrière-plan musical éclectique, une « musique bâtarde », qui inspire à l'Ensemble Hopper des points de référence oscillant de *La Passion selon Saint Matthieu* de Bach au post-rock de Godspeed You! Black Emperor! Pas d'électronique pure cette fois, mais, « parce que j'ai besoin de ça pour me sentir chez moi », Pierre Slinckx s'inspire du son électronique pour l'insérer au sein de l'écriture acoustique, pour en enrichir les sonorités : que ce soit un lecteur à cassettes dans *h#1* (enclenché par le percussionniste et qui déroule le premier accord de *The Unanswered Question* de Charles Ives), une wah-wah tube (une "cloche" tubulaire en aluminium qui permet de procurer un son de longue durée, aigu et modulable en ouvrant et fermant un orifice) dans *h#5* ou une pulsation forte à la fin de *h#4* qui sonne presque comme une guitare "metal" mais poussée en fait par le violoncelle et la clarinette contrebasse.





© CHRISTOPHER ROXS

# Pierre Dumoulin

## Mercenaire du son

TEXTE : DIDIER STIERS

Le Liégeois n'est pas que l'homme de Roscoe. Loin de là, même : ses activités sont multiples et, alors que son groupe est revenu aux affaires cette année et que pour lui, les concerts ont repris, Pierre Dumoulin s'est même lancé dans un projet de studio !

L'endroit a été baptisé Kargo, avec un "k", et aménagé dans le bâtiment de la Grand Poste. Un studio donc, pourtant pas exactement comme on l'imagine. « Il est dédié à la créativité et à la création de morceaux, explique son concepteur. On ne va donc pas y faire du produit fini mais vraiment initier des morceaux. » Le concept est assez simple, poursuit Pierre Dumoulin à propos de ce qu'il décrit comme une plateforme de songwriting : « Tout est fait pour booster la créativité. Pas besoin d'être ingénieur du son, c'est très simple à utiliser, très cosy, avec des fauteuils, des plantes... Mon axe principal, c'est aussi de m'en servir comme un lieu où les gens se rencontrent et essaient de créer ensemble. L'idée est un peu de mettre en relation, de fédérer les gens actifs dans le secteur musical en Wallonie et en Belgique. De faire se rencontrer des producteurs, des interprètes, des songwriters... Le lieu peut être loué par quelqu'un en particulier, mais on peut également me demander un soutien pour l'écriture, le mien ou celui d'autres songwriters qui seront plus dans la veine de l'artiste qui vient et avec lesquels je vais alors le mettre en contact. »

Il faut dire que les sessions d'écriture, il connaît et il en apprécie les bénéfices. En 2017, il s'y est mis pour le compte d'autres, notamment avec *City Lights* pour Blanche. « J'ai découvert la force du co-writing, donc de s'entourer pour composer et écrire, il y a quelques années. En Wallonie, ce n'est pas encore trop dans l'air du temps, peu le font, les gens aiment plutôt garder leur processus créatif pour eux. Ici, l'idée n'est pas de les obliger à écrire à plusieurs mais au moins de faire découvrir ce que c'est et l'efficacité que ça peut avoir. Aujourd'hui, j'enchaîne les sessions d'écriture. J'ai souvent des appels d'Universal par exemple, où l'on me dit : « Tel artiste a besoin de chansons, il va venir chez toi, vous allez écrire un morceau... » Disons que je fais un peu le mercenaire du son. J'aime encore bien ça, c'est très complémentaire du reste. »

Pierre Dumoulin

« Il y a de chouettes choses à faire ici, à Liège. »

Liège dans la peau

Pierre Dumoulin, aujourd'hui papa d'un petit garçon, est né dans la Cité ardente en septembre 1982. Il s'est mis à la musique assez vite, dans la foulée du boulot décroché après ses études. « Je suis parti six mois aux États-Unis et puis six mois au Mexique refaire une rhéto. À mon retour, je me suis inscrit à l'IHECS en animation socio-culturelle et éducation permanente... » Quant à la musique, c'était en compagnie de la moitié du Roscoe actuel : « On a eu un groupe de reprises et puis on a rapidement fait nos trucs personnels, pour sortir un premier EP en 2009, puis un premier album chez PIAS en 2012 (*Cracks*), et un deuxième (*Mont Royal*) en 2015. On a tourné pas mal en Belgique, en France et au Canada, pour ces deux disques. » Chacun a eu droit à un Octave de la Musique... « C'est toujours une fierté, parce que c'est la reconnaissance de ses pairs. » Des pairs dont l'un ou l'autre connaissent peut-être sa... distraction ! « Je ne sais pas qui m'a dénoncé, s'amuse Pierre, mais oui, même si j'ai appris à vivre avec, je suis super distrait ! Quand on part en tournée, il ne faut jamais me confier les clés du van, par exemple. Je les ai déjà

perdus plusieurs fois. Un jour, on les a retrouvées au fond du sac de la batterie où je les avais fait tomber, alors que le van était déjà chargé. On a dû ressortir tout le matos pour les retrouver ! »

En tout cas, ce n'est pas demain la veille qu'il risque de quitter la Cité ardente ! « D'autant que je suis occupé à y monter le studio. Il y a eu un vrai questionnement par rapport à sa localisation. Il est en plein centre-ville, donc proche de tous les transports en commun, et en plus de ça, Liège est vraiment en train de bouger. Dans le bon sens, je trouve. Plein de choses se mettent en place, il y a une dynamique très positive à laquelle j'avais envie de participer. Il y a de chouettes choses à faire ici ! » Bref, Pierre Dumoulin aime sa ville... qu'il peut contempler ces temps-ci d'un peu plus haut : « Je suis juste un peu à l'extérieur du centre, sur une petite colline, mais à 500 mètres de la place principale, dans un petit quartier un peu plus résidentiel. »

Pierre Dumoulin

« L'idée est de mettre en relation, de fédérer les gens actifs dans le secteur musical en Wallonie et en Belgique. De faire se rencontrer des producteurs, des interprètes, des songwriters... »

Dépressif ?

Aujourd'hui, il sait pourquoi il fait de la musique. Et pourquoi il ne fait pas que ça, lui qui est aussi administrateur à la Sabam, a conçu des sites Internet à ses débuts et travaille présentement au département communication d'une fédération d'entreprises. « Dans la vie, je suis quelqu'un de très taiseux, je n'exprime pas facilement mes sentiments. La musique est un peu mon moyen d'expression, mon exutoire. Quand j'en fais, j'ai l'impression que je peux tout dire. » Même en tant qu'auditeur, elle a constamment suscité chez lui des sentiments très forts : « J'ai toujours adoré la musique assez calme et assez atmosphérique. Quand j'étais jeune, mes parents pensaient que j'étais dépressif parce que j'écoutais de la musique calme, du Radiohead, plus tard James Blake... Mais c'est de la musique qui me rend heureux. Voilà un peu pourquoi j'en fais. Ça me procure aussi de fortes émotions. J'adore ce moment où tu as l'impression que tout se met en place dans un morceau, c'est très jouissif. Ensuite, le partager avec les gens est très positif, très valorisant. C'est un des seuls trucs que je fais dans lesquels je me sens vraiment légitime, où j'ai l'impression vraiment d'avoir un truc à apporter et d'être pertinent. »

Pourquoi ne pas faire que ça, alors ? Question de ne pratiquer la musique que pour les bonnes raisons ! « Ce qui ne serait pas le cas si je devais avoir une démarche ultra commerciale, me dire qu'il faut absolument que j'écrive des tubes, des trucs qui rapportent du pognon pour pouvoir vivre. Parce que l'air de rien, pour pouvoir vivre de ta musique, il faut quand même déjà y aller ! Surtout que j'ai décidé de ne pas garder le statut d'artiste, après quelques années, pour des raisons philosophiques. » Le boulot, c'est donc une question d'équilibre. « Et quand je suis au boulot, je n'ai qu'une envie, c'est de faire de la musique ! »





Stromae a ouvert une brèche lors de son interview au JT de TFI.

# La santé mentale des artistes Briser le tabou !

ENTRETIEN : DOMINIQUE SIMONET

What's up, doc ? Pas top ! Fragilisée par les confinements, semi-déconfinements et remise en route pied au plancher, la population artistique donne des signes de fatigue, d'anxiété ou de dépression. Pour les musicien·ne·s, le bonheur de retrouver scène et public ne suffit pas toujours. État des lieux avec Emma Baron et Sophie Bellet, respectivement psychiatre et psychologue de terrain.

Quoi de neuf, docteur ? D'un peu partout dans les milieux artistiques, arrivent des échos selon lesquels ce ne serait pas terrible : anxiété, troubles du sommeil et de l'appétit, douleurs musculaires induites – ah, ce fichu muscle sterno-cléido-mastoïdien et son torticolis ! –, le tableau n'est pas tout rose. La santé mentale des artistes est à ce point fragilisée, en cette période de crise, que l'association INSAART s'est récemment fendue de la « première étude française sur l'impact psychologique des conditions d'exercice de l'ensemble des métiers du spectacle vivant et du divertissement ».

D'accord, la Communauté française n'est pas la France, mais, si proche, il n'y a pas de raison que les problèmes de santé des milieux artistiques ne soient pas semblables. Cette étude a été dirigée par le Dr. Emma Baron, médecin psychiatre, en collaboration avec Sophie Bellet, psychologue clinicienne, deux disciplines complémentaires sur le terrain.

Depuis deux ans, les artistes, et particulièrement ceux impliqués dans les musiques actuelles, n'ont pas la vie facile. Tout a commencé par des annulations en cascade de concerts et de parutions phonographiques, suivies de reports souvent reportés...

Emma Baron : La période Covid a joué un drôle de catalyseur pour des difficultés déjà présentes et qui ressortent, car les artistes sont un peu plus enclins à échanger à ce sujet. À notre époque, les questions de santé mentale sont taboues. Or, les maladies comme la dépression sont de vraies maladies, qui se soignent. Sur des fragilités répétées, elles peuvent prendre de plus en plus de place. D'un autre côté, on sait mieux les soigner, avec des actions sur mesure. À propos du confinement, nous avons des retours sur pas mal de choses qui ne se discutaient pas : le coup d'arrêt puis la reprise sont scrutés de tous les côtés, et les failles sont apparues.

Peut-on considérer qu'a priori, de par leur sensibilité particulière, certains artistes sont plus enclins à développer des troubles psychologiques ?

E.B. : Selon moi, il n'y a pas de fragilités personnelles, mais des caractéristiques du métier, comme les incertitudes liées à l'emploi. Certains font des carrières longues et difficiles, d'autres ont des trajectoires fulgurantes mais courtes. Pour les artistes, les problèmes d'horaires, la fatigue inhérente aux tournées sont des facteurs aggravants sur la santé mentale. De ce fait, l'artiste est plus exposé.

Sophie Bellet : C'est un phénomène plurifactoriel. Il peut y avoir un terrain génétique, une histoire d'enfance, de vie culturelle, un besoin de reconnaissance lié à des difficultés familiales. Un individu peut être pris dans son histoire, son environnement, et exercer un métier fragilisant, dont les conditions d'exercice peuvent être très compliquées. Et le Covid qui vient se greffer là-dessus ! Bien entouré, on va mieux vivre ces moments que si l'on est aux prises de difficultés professionnelles ou en instance de divorce.

E.B. : La vision hypersensible au niveau de l'expression et de la régulation des émotions n'est pas un problème en soi, mais peut fragiliser sur des moments de stress. Quand tout est équilibré, ça va ; les difficultés associées arrivent au point de déséquilibre.

## Le bien-être de la création

À ce propos, la pratique artistique est généralement considérée comme équilibrante.

S.B. : La créativité fait partie du bien-être psychologique, on appelle ça la sublimation, "les briseurs de soucis", comme disait Freud. C'est cultiver son jardin, faire un bon petit plat, aller voir une exposition : tout cela contribue au bien-être, comme la sublimation. Mais quand cette capacité est abimée, ça peut dérapier en pathologie grave.

On rencontre des artistes dont cette période a stimulé l'activité créatrice, d'autres chez qui elle a été étouffée ou mise entre parenthèses. Qu'avez-vous constaté en tant que thérapeutes ?

S.B. : Un musicien m'a dit qu'il était en "vacances sociales".

Quand on est un artiste reconnu, le fait de devoir être en représentation permanente est épuisant. Arrêter la machine infernale peut s'avérer bénéfique pour les artistes.

Pour tout le monde...

S.B. : Oui. Sur la période Covid, il y a eu plusieurs phases et des réactions très différentes. Les "vacances sociales" sont un temps où l'artiste a pu se consacrer pleinement à une activité. Mais, pour certains, l'effet bénéfique du départ s'est mué en manque, en isolement à cause de l'absence de la scène, de relationnel. Chacun a réagi en fonction de sa personnalité et de sa reconnaissance. Cela a pu être une période très douloureuse sur la longueur, avec la répétition des périodes d'arrêt. Pour l'artiste qui se prépare, c'est difficile.

Pour compenser le manque d'activité, pas mal d'artistes qui en sentaient le besoin se sont tournés vers les réseaux sociaux pour diffuser concerts, petit set réalisé à la maison, voire cours de musique, de guitare...

S.B. : Certains ont réussi à utiliser les réseaux sociaux à des fins promotionnelles. Mais la question des réseaux sociaux a aussi été une question artistique. Cela a pu mettre le spectateur en situation de voyeur, et non pas de consommateur d'art. La question du regard de l'autre a exacerbé celle du rapport aux réseaux sociaux. Par exemple, Rodolphe Burger a réussi à faire du live et à recréer un moment de rencontre entre sa créativité et celle du public. Ce que les réseaux sociaux peuvent casser. Rodolphe a réussi ces moments de rencontre à travers un live où il était possible de partager un type de création. L'idée du direct et la mise en place ont fait beaucoup.

Emma Baron

« À notre époque, les questions de santé mentale sont taboues. Or, les maladies comme la dépression sont de vraies maladies, qui se soignent. »

## Le mirage virtuel

Les réseaux sociaux comme miroir aux alouettes ?

S.B. : À quel moment j'appelle le spectateur voyeur ou consommateur d'art ? C'est une vraie question. Où est l'œuvre d'art à ce moment-là ? En partageant un titre, on peut avoir 50 likes, alors qu'au même moment, quelqu'un qui partage son déjeuner va en avoir 350. Qu'est-ce qu'on suscite chez l'autre à travers le reflet des réseaux sociaux, qui peuvent être une illusion de public ?

E.B. : Ce sont des facteurs aggravants pour tous nos patients, tout le monde est touché. Bien entouré, dans une famille, bien dans son boulot et sa vie, on traverse moins difficilement une pandémie et une guerre.



Justement, face à la pandémie qui touche au quotidien et aux proches, devant des images de guerre ou de l'incendie de Notre-Dame de Paris, qui a dû en frapper plus d'un, quelle est la réaction des artistes ?

E.B. : L'artiste a cette faculté de transformer des choses très compliquées en choses sublimes. Sa sensibilité est sa force et sa fragilité. Il est capable de transformer un grand malheur en chose valorisée. Je pense à un peintre russe qui dessine sur les murs. Ce qu'il fait est effacé chaque jour et, chaque jour, il le refait. Cela l'aide à vivre. La capacité de sublimer va rendre les artistes à même de surmonter plus facilement ces difficultés. La sublimation est une force qui intervient quand quelque chose ne marche plus.

Sophie Bollet

« Quand on est un artiste reconnu, le fait de devoir être en représentation permanente est épuisant. »

Et lorsque la situation économique se détériore ?

S.B. : Le public va-t-il répondre ? C'est une thématique plus sociologique. Qu'est-ce qu'être un artiste aujourd'hui ? Qu'est-ce qu'une œuvre raconte dans ce monde ? La musique est devenue une industrie que les problèmes économiques vont toucher. C'est toute la question du sens et de l'œuvre d'art aujourd'hui. Suis-je artiste pour réussir ou parce que j'ai des choses à dire, à partager ? À quel moment vais-je trouver un public ? C'est là qu'un Stromae a été extraordinaire dans sa façon de parler de santé mentale. Comment, d'une question personnelle, il a fait une question universelle, c'est aussi une façon de sublimer.

#### Stromae entrouvre une porte

En ce sens, avec sa chanson *L'enfer*, où il évoque des "pensées suicidaires", Stromae a-t-il brisé un tabou ?

E.B. : Il n'a pas brisé un tabou, ou alors un petit peu. Malgré les artistes faisant leur coming out du point de vue de la santé mentale, il est difficile de libérer la parole. Avec Sophie, on s'était dit qu'un jour, on ferait une télé avec Stromae ! Eh bien, il nous a devancés.

Le flair artistique...

E.B. : Il est en tout cas très important que les artistes communiquent à ce sujet. Le tabou est universel ; le fait que ceux qui font rêver le brisent peut sensibiliser les gens en général.

S.B. : C'est un tabou dans le milieu de la musique, les gens ont du mal avec ça. La question de la santé mentale est corrélée à une forme de faiblesse, quelque chose qu'il faut cacher. Ce n'est pas juste une question de se secouer ou pas. La maladie mentale a encore de gros boulets aux pieds. Alors que c'est une maladie neurologique, cela reste quelque chose d'inavouable.

Lors de vos consultations, constatez-vous une symptomatologie différente ou aggravée ?

S.B. : Ce sont des symptômes de dépression, d'anxiété. Nous ne voyons pas une grosse différence dans la manière dont les symptômes s'expriment. Mais plus de monde est touché, ce que notre étude permet d'objectiver.

Qu'en est-il des consommations de drogue, d'alcool, de tabac, durant cette période ?

S.B. : La consommation d'alcool, de cannabis, de tabac, etc. est plus importante dans le milieu artistique que dans la population en général. Et, concernant l'alcool, la tendance est plus

marquée chez les femmes que chez les hommes ! Les drogues, consommées assez largement, continuent à être une béquille. Nous n'avons pas les chiffres avant la pandémie. Quand on regarde en population générale, les études se contredisent, la situation n'est pas très claire.

E.B. : Pour certaines personnes, le fait de se retrouver en vacances sociales et de création a entraîné une réduction des consommations. Tranquille à la maison, ça peut être une pause très bénéfique. Chez d'autres, cela a provoqué une anxiété qui a engendré une augmentation des consommations. Quant à la question des femmes et de l'alcool, on l'a vu sur la période du déconfinement, ce peut être dû au fait que l'alcool est plus présent sur le lieu de travail qu'en population générale.

#### Le sujet et ses particularités

Face à la maladie, y a-t-il des différences entre artistes d'expression différente : classique, hip-hop, rock, jazz, pop, chanson ?

Le fait d'être en solo ou en groupe joue-t-il ?

E.B. : Nous n'avons pas discriminé à ce point. Je n'ai pas l'impression qu'il y ait un facteur protecteur pour un musicien classique par rapport à un artiste pop. Même en solo, on peut être bien entouré, et le groupe peut être porteur, s'il est chouette.

S.B. : Certains ont pu se retrouver pendant le confinement pour travailler à rendre les choses moins difficiles, mais on ne peut pas faire de généralités ni de typologie. C'est le principe même de la santé mentale. Notre boulot est d'être à l'écoute du sujet et de ses particularités. Même quand il s'agit de trouver le bon traitement, c'est tout un travail d'ajustement.

La solution médicamenteuse est-elle acceptée ?

E.B. : Les gens se laissent facilement soigner. La solution médicamenteuse, il faut bien l'amener. Dans le cas d'un état dépressif vite pris en charge, une psychothérapie peut suffire ; si les choses bloquent, on peut aller plus loin. Le plus difficile est d'arriver jusqu'à nous, d'avoir compris qu'on en avait besoin.

Pandémie non éradiquée, crise économique et sociale, guerre, comment voyez-vous l'avenir ?

E.B. : Il va continuer à y avoir du travail. Nous ne sommes qu'au début des répercussions économiques et sociales de cette crise, et la vie continue d'être un peu bizarre. La parole se libère un peu, nous allons devoir continuer à travailler de manière intensive et positive.

S.B. : Je tiens à souligner que nous essayons de dédramatiser tout ça et de casser ce vieux fantasme selon lequel, pour créer, il faut être malheureux. Quand on est trop malheureux, on n'arrive pas à créer. La souffrance ne fait pas partie du boulot.

#### ● L'étude

Fondé par Emma Baron et Sophie Bellet, l'Institut de Soins et d'Accompagnement pour les Artistes et les Techniciens (INSAART) a notamment pour but la prévention, d'où l'étude sur les facteurs de risque en santé mentale. Menée en ligne, d'octobre 2020 à mars 2021, soit en pleine période Covid, à partir de 1.325 répondant-e-s dans le secteur des arts de la scène, l'étude révèle que 72% des répondant-e-s présentent un état dépressif, contre 12% dans la population française en général. Anxiété et pensées suicidaires sont aussi plus marquées dans le milieu artistique, le tout s'exprimant

par un manque de sommeil ou un sommeil perturbé. Les conditions et les rythmes de travail, ainsi que les problèmes économiques, sont à l'origine de ce stress. Concernant l'alcool et cannabis, le risque de dépendance est plus important que dans le reste de la population. L'étude conclut sur la nécessité de prévention, de formation du secteur, de sensibilisation du grand public, et sur l'accès aux soins, prodigués « par un professionnel sensibilisé à l'industrie du divertissement ».

Le lion vers l'étude : [www.insaart.org/l-étude](http://www.insaart.org/l-étude)

# Être manager d'artistes aujourd'hui C'est être "au four et au moulin" !

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Active au sein d'Aubergine Management, Paméla Malempré est en première ligne face à la frénésie d'activité musicale

D'abord, il a fallu gérer l'inattendu, la fermeture, du jour au lendemain, de tous les lieux culturels. Puis sont arrivés des semblants de redémarrage, les concerts en ligne, les festivals où tout le monde devait être attablé et servi – pas désagréable, tiens ! L'histoire culturelle de la crise Covid est encore à écrire mais une chose est sûre : tous les athlètes savent à quel point les faux départs sont épuisants.

Manager d'artistes et de groupes parmi lesquels Aka Moon ou Antoine Pierre, batteur (Urbex, Next.Ape, TaxiWars, Vaague), Paméla Malempré vit les crises aux côtés des musiciens, un peu au milieu du jeu de quilles. La période dont on semble sortir, la pandémie, elle la qualifie de « perturbante ». D'autant qu'une fois les restrictions passées, tout s'est lâché de manière débridée : « Une période de relance ? De lance-pierre oui ! J'ai l'impression d'être à une course de lévriers ». Et si l'offre culturelle n'a jamais été aussi importante, débordant du week-end pour s'étaler tout au long de la semaine, « paradoxalement, la saison est bouclée d'avance, ne laissant pas de place aux nouveaux projets ».

#### Public, où es-tu ?

L'autre constat, c'est que le public n'est pas au rendez-vous. « Il l'était, juste après la crise Covid, mais depuis la crise financière et économique, et la guerre, il n'est plus là. » Amer constat alors que, en pleine crise sanitaire, abandonné du monde politique et en quête de reconnaissance de son utilité publique, le secteur culturel avait reçu l'appui de la population. Las ! Salles de cinéma et restaurants s'en ressentent également, et les préventes des festivals sont à la traîne, comme si une partie du public avait tout simplement perdu l'habitude de sortir. De ce fait, « chaque concert demande plus de travail et d'investissement, on doit déployer une force de promotion importante, sans certitude du résultat. »

La guerre en Europe fait que davantage d'investissements vont être consacrés à la Défense, « et l'on sait que la culture va trinquer d'abord », note Paméla Malempré. « Le budget culturel, où en sera-t-il dans cinq ans ? Où en sera le PIB ? » Tout en reconnaissant vivre « une période excitante », la manager d'artistes doit constater qu'« un projet musical n'a jamais coûté aussi cher. Je travaille avec des gens qui investissent dans leur projet, et c'est de plus en plus dur. Quelque chose est en train de changer. On est super content qu'il y ait ce regain d'activité, mais il reste beaucoup de stress. »

En tant que manager, Paméla est confrontée quotidiennement aux craintes et au stress des artistes, qui peuvent passer de l'enthousiasme au découragement. Son rôle comporte une dimension

de l'après-Covid et au stress que cela engendre chez les artistes. Pour elle, le salut est dans l'éthique.

psychologique indéniable. « Ce qui est chouette avec le jazz, c'est que les musiciens ne sont pas toujours leaders d'un projet, ils sont aussi sidemen, avec des apports d'expérience et d'argent. Dans ce cas, leur investissement est nettement inférieur et ils ont moins de stress financier. »

#### « Râteau sur râteau pendant deux ans »

Il n'empêche, en tant que manager, elle a déjà reçu un mail d'un de ses artistes disant qu'il arrêterait le projet dans lequel il s'était engagé. « Certains se sont pris râteau sur râteau pendant deux ans. Dans ce cas-ci, j'ai réussi à le remettre sur le bateau en vingt-quatre heures. Quand certains se mettent à douter, il faut rassurer en permanence. »

Quant au batteur Antoine Pierre, leader de plusieurs projets, « je ne l'ai jamais vu aussi stressé. Il est dans l'action tout le temps. Il a beaucoup de tensions musculaires, notamment au niveau du cou, mais il dort bien. Quand il a un souci, un stress, il cherche une solution dans la structuration, il met son agenda du mois sur une feuille A4. Il a une mentalité positive. »

#### Gratitudo et compassion

Quant au guitariste Guillaume Vierset, qui vient de publier l'excellent *Lightmares* avec son Harvest Group, « il est du genre à se retrouver dans l'action, il va donner beaucoup. Il a une attitude par rapport au travail collaboratif. Certains sont dans la gratitude. On sent tous qu'on est comme des arcs tendus et certains sont très encourageants, dans la compassion naturelle. Cette période favorise aussi cela. »

Et au fond, vous, Paméla, comment vous sentez-vous ? « Je mange comme quatre, alors que je mincis. J'ai la dalle et je me ronge tout le temps, ce qui fait que je brûle énormément de calories. J'envoie cinquante mails par jour et tous les groupes ont de l'actu en même temps, ce qui n'est jamais arrivé. La charge de travail s'accumulant, je perds toutes les bonnes habitudes, comme le yoga. Donc, oui, des angoisses, être à la fois au four et au moulin, mais je ne vais pas me plaindre de ne pas avoir une vie chiant et monotone ! »

Alors, oui, ça se bouscule, tout le monde s'affaire au milieu d'une offre déjà pléthorique, sans être sûr du résultat. Certains projets fonctionnent, parfois sur le tard, d'autres ne marcheront jamais. La recette de la manageuse d'artistes ? « Pour garder le moral, ne jamais faire de concessions sur ce que l'on aime et garder les choses qui ont du sens. C'est grâce à cette éthique qu'on tient. »





©DANNY WILLEMS

Arno: l'exemple parfait de l'artiste qui a su joter un pont entre nos deux communautés. Il nous manque déjà!

# Spreek je Nederlands?

TEXTE : LUC LORFÈVRE

La plupart des artistes issu·e·s de la Fédération Wallonie-Bruxelles vous le diront : ce n'est jamais aisé de toucher la partie nord du pays. Mais la faute n'incombe pas toujours à la Flandre. La méconnaissance de la langue et des spécificités du marché musical flamand sont aussi pointées du doigt. *Waar of niet waar?* Nous avons enquêté.

**E**ffervescence au Palais 12. Stromæ effectue son grand retour scénique. Dans la salle, il y a des Bruxellois, des Wallons, des Flamands de tous les âges. Notre maestro national ne s'adressera pourtant jamais en néerlandais au public. Pas un "Dank U", pas un "Goedeavond". Niks, rien du tout. Alors est-ce grave docteur? « Le concert avant-première de Stromæ a suscité des commentaires élogieux dans la presse flamande. Personne ne lui a reproché de ne pas avoir eu un mot en néerlandais pour son public flamand, tempère Inge Schelstraete, journaliste culturelle au quotidien Standaard. Je mettrais plutôt ça sur le compte du trac. Je me rappelle qu'à l'époque de son premier album Cheese, Stromæ avait participé à une rencontre dans une école maternelle flamande et il se débrouillait dans notre langue. Quand il se produira au festival Werchter Boutique en juin, j'imagine qu'il prononcera quelques mots en néerlandais. Après tout, quand les Rolling Stones jouent chez nous, Mick Jagger apprend toujours une ou deux phrases en français et en néerlandais. Et ça fait plaisir... » N'empêche. Alors que les Arno, dEUS, Soulwax, Hooverphonic, Charlotte Adigéry ou Zwangere Guy se présentent toujours en français devant le public et les médias francophones, l'inverse est rare. Si Salvatore Adamo (« son néerlandais est 100% correct », selon notre consœur du Standaard), Felix de Laet, alias Lost Frequencies, qui a étudié à l'internat en Flandre ou encore Sandra Kim parlent couramment la langue de Vondel, le reste de la classe musicale francophone a droit au bonnet d'âne. « Au moins trois-quarts des médias flamands parlent le français, note Clémence Simon, assistante promotion – parfaitement bilingue – chez [PIAS]. Si un artiste francophone s'exprime mal en néerlandais ou en anglais en interview, les journalistes flamands vont d'eux-mêmes embrayer en français. » Inge Schelstraete insiste pourtant que l'usage de la langue n'est en rien un frein pour valider ou non une demande d'interview. « Le critère de base reste l'intérêt que nous portons à la proposition musicale. Je ne connais pas un média flamand qui a refusé une rencontre avec un artiste issu de la Fédération Bruxelles-Wallonie sous prétexte que celui-ci était incapable de parler notre langue. »

## La "waalse" attitude

À la tête de Five Oh, agence de relations publiques belge spécialisée dans le secteur musical, Laetitia Van Hove se désole des lacunes francophones pour maîtriser le néerlandais, pourtant la première langue du pays. « Je ne comprends pas qu'en sortant de ses études humanitaires, un Wallon est incapable d'enchaîner trois phrases correctes en néerlandais. Il y a vraiment un travail à faire dans l'éducation et dans l'attitude. Ce n'est pas propre au secteur musical. Parler la langue de son interlocuteur, ça aide toujours, bien sûr. Mais je ne dirais toutefois pas que c'est indispensable. Iliona qui chante en français et ne parle pas le néerlandais a fait la cover du Focus Knack avant même la sortie de son premier EP. Dans notre catalogue, des artistes francophones comme Kzïa, Juicy ou David Numwami sont très bien accueillis dans le nord du pays. » « À sa grande époque, Jean-Jacques Goldman touchait aussi un public flamand, se souvient Inge Schelstraete. C'était infime, j'en conviens. Quand il jouait à Forest National, il y avait 95% de francophones dans la salle et peut-être 5% de néerlandophones. On ne recevait pas ses albums en service presse. Quand on demandait un communiqué de presse à la firme de disques, il était rédigé en français. Mais ça n'a pas empêché les médias flamands de lui consacrer des articles. Mais Goldman est un artiste français avec un management français qui a l'habitude de ne communiquer que sur un marché francophone. Par contre, pour un groupe belge qui vient de Bruxelles ou de Wallonie, je me dis que ça vaudrait peut-être la peine de faire un effort. Je trouve dommage, par exemple, qu'après toutes ces années, les membres de Girls In Hawaii, pourtant très appréciés en Flandre, ne sont toujours pas capables de dire deux mots en néerlandais. »

## Waar is de foostje?

Inge Schelstraete souligne, par contre, les efforts de bilinguisme d'Angèle et de son frangin Roméo Elvis. « En radio ou lorsqu'ils se produisent en concert, ils prévoient toujours quelques punchlines en néerlandais. Roméo n'a pas peur de relancer la foule en disant « Waar is de feestje? » ou « Alles geven! » C'est cool. J'imagine que cette attitude vient de leur papa Marka, qui est bilingue. Avec son expérience dans Allez Allez, qui a très bien marché en Flandre, il a certainement dû conseiller à ses enfants de s'exprimer en néerlandais. Mais je peux comprendre que même si Angèle est capable de commander en flamand lorsqu'elle mange dans un restaurant en Flandre, elle souhaitera s'exprimer dans sa langue maternelle lorsqu'elle défend un album qu'elle a mis deux ans à écrire. » Le manque de maîtrise du néerlandais chez les artistes francophones et leur proche entourage (manager, ingénieur-e du son, booker) va hélas trop souvent de pair avec une méconnaissance du marché flamand. « Ce n'est pas seulement une question de langue, constate Clémence Simon. Même en ne tenant compte que des artistes internationaux, on se rend compte que le public flamand n'écoute pas les mêmes choses qu'en Wallonie. Le circuit live et le secteur des médias fonctionnent aussi différemment. En presse écrite, Humo peut être considéré comme l'équivalent flamand de Moustique. Knack Focus a la même approche que Focus Vif. Mais Radio Eén, ce n'est pas comme La Première et Stu Bru n'est pas Tipik. Si vous allez frapper à leur porte avec les mêmes arguments qu'en Wallonie, ça sera difficile. Lorsqu'un artiste belge signe chez [PIAS], nous essayons toujours de déterminer son potentiel sur le marché national et à l'export. Notre stratégie est globale. Nos communiqués de presse et nos newsletters sont non seulement disponibles en français, anglais et en néerlandais mais ils sont aussi adaptés en fonction de la communauté linguistique. Ça n'a aucun intérêt de communiquer en Flandre sur un clip qui cartonne sur Konbini ou sur une date de concert au LaSemo. Par contre, si on rappelle que la musique de Roscoe s'inspire de celle de Midlake, groupe américain qui a une solide fanbase en Flandre, ou qu'on annonce qu'Alice on the Roof va collaborer avec l'Anversoïse Tourist LeMC, ça va ouvrir des brèches. Prenez Sofiane Pamart. Quand on a sorti Planet, aucun média flamand n'était intéressé. Pour son disque suivant, Letter, nous avons, par contre, reçu beaucoup de demandes d'interviews. Entretiens, Sofiane avait collaboré à l'album Vivre d'Arno. »

## L'Union fait la force

Pour Clémence Simon, l'effort doit se faire en amont. « À l'école bien sûr. Mais les structures d'accompagnement qui existent pour la musique en Fédération Wallonie-Bruxelles devraient toutes avoir un "volet flamand". Je constate que ce n'est pas le cas. J'ai trop souvent l'impression qu'on prépare les artistes émergents francophones comme s'ils n'allaient jouer qu'en Wallonie ou en France. Et prendre un booker flamand ne suffit pas. Il faudrait apprendre aux artistes et aux managers les spécificités du marché flamand, leur donner quelques guidelines en matière de promo, quelques notions d'un néerlandais "professionnel". Je conseille aussi de bannir Google Translate. Un message Facebook bourré de fautes en néerlandais ou une erreur de grammaire dans une chanson écrite en anglais décrédibiliseront le projet aux yeux des médias flamands. » On laissera de mot de la fin à Inge Schelstraete. « C'est vrai qu'il y a des tas de stars flamandes qui sont inconnues en Wallonie et vice-versa. C'est vrai aussi que nous avons énormément de groupes en Flandre qui se font déjà concurrence entre eux. Mais nous aimons la musique et avons aussi un réseau de salles et de festivals importants. Pour un groupe wallon, jouer en Flandre ou faire un set acoustique à la VRT, ça ne nécessite pas des coûts énormes et de longs déplacements. Vue de Flandre comme de Wallonie, la Belgique est un petit pays. Mais les possibilités sont énormes si on fait un effort. » Alvast bedankt Inge...





L'Escalier à Liège: renaissance d'une institution légendaire!

# Quand les cafés-concerts "culte" renaissent!

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

Visiblement les cafés-concerts ne sont pas voués à disparaître ! Même si le Covid, mais pas que, a donné le coup de grâce à certains, la relève est là. Et l'esprit de ces lieux de culture et de partage peut être recréé voire même magnifié. La preuve avec le CHAFF à Bruxelles qui vient de rouvrir ainsi que le non moins mythique Escalier en Cité ardente. Et puis il y a aussi de nouveaux lieux qui entreront peut-être un jour dans la légende, comme Les Deux Ours, perdu en pleine campagne du Condroz. Suivez le guide !

« **L**e CHAFF des Marolles ne rouvrira pas », titrait l'Avenir à la fin du mois d'avril 2021. Pour sa patronne Sophie Gillet : « Avec les mesures corona, l'esprit du CHAFF n'a plus rien à voir ». La tenancière espère désormais qu'un repreneur « gardera le caractère du CHAFF » et que ne s'installera pas « un McDo ou un Exki ». Situé sur la Place du Jeu de Balle, ce bar/restaurant est également devenu le QG des amateur·e·s de musique alternative en proposant une programmation musicale audacieuse, éclectique et concoctée par le musicien Rodolphe Coster pendant plus de 10 ans.

Jeremy Tauzin et Thomas Carlon connaissent bien l'établissement puisqu'ils y ont travaillé quelques années, ils ont même repris l'affaire il y a quelques mois. « On était les premiers au courant de la faillite et donc on a fait une offre de rachat. L'idée c'est de garder l'esprit du bar à la fois populaire et ancré dans son quartier mais aussi punk et à la mode. Il a fallu faire un certain nombre de travaux mais le but était de garder l'âme du lieu et de continuer à la faire vivre comme on l'aimait », précise Jeremy. Le CHAFF existe depuis 2001, les concerts se sont intensifiés il y a une dizaine d'années. Les artistes se produisaient en général le lundi, jour où beaucoup de salles sont fermées ce qui permettait aux organisateurs de choper des groupes en tournée et le duo a gardé cette formule actuellement. « Souvent ce sont des artistes qui sont entre deux dates, en day off, ils jouent à Paris le samedi et le dimanche à Lille. Avant il y avait un programmeur, mais on a repris le flambeau avec Thomas. Nous avons déjà un réseau de tourneurs car nous avons déjà organisé des concerts par le passé. Cela s'est fait naturellement. » Le CHAFF a accueilli le meilleur de la scène musicale locale mais également de nombreux artistes et groupes internationaux comme Laetitia Sadier (Stereolab), David Free (Swell, décédé tout récemment), Cléa Vincent, le groupe garage punk alternatif néozélandais The Beths, les Buriers de James P Honey et leur folk antirap londonien... « Et ça va continuer dans les mois à venir avec le groupe danois Powersolo, du rock indie comme Boy Toy, Male Gaze... Bref, une programmation punk, alternative, hip-hop avec des groupes belges comme Ada Oda. » La salle a une capacité de 80 à 100 places et tous les concerts sont gratuits ! « On n'a pas envie de n'être qu'un lieu de concerts donc il n'y en a pas tous les soirs. Mais s'il y a des groupes qu'on a absolument envie de faire jouer et qui sont disponibles un autre jour de la semaine que le lundi, on le fera. L'objectif c'est quand même d'être un bar de quartier le reste du temps, il y a le marché du Jeu de Balle et on accueille les chineurs... et puis il y a le restaurant. Au niveau resto c'est du local, frais et 100% bio. On a une carte assez réduite avec 4 plats qui tournent toutes les semaines. »

## Direction Liège

Autre ambiance, autre accent, nous voici à présent en Cité ardente où une institution pour les aficionados de musique rock vient de renaître de ses cendres : l'Escalier. Créé en 1992, le café a fait du chemin depuis le jour où Fabrice Lamproye (aujourd'hui à la tête du festival des Ardentes), Pascal Levenstond et Denis Lamalle, diplômés en droit et passionnés de musique achètent une maison en plein cœur du Carré pour y créer l'Escalier. À l'époque le café et la scène sont au rez-de-chaussée. Un magasin de CD d'occasion et un vidéo-club occupent les étages.

Les groupes locaux, suivis très vite d'artistes flamands et étrangers, se succèdent sur la petite scène de 16 m<sup>2</sup>. L'Escalier devient un rendez-vous de référence en Wallonie, malgré une capacité limitée (100 personnes). Jugez plutôt : Dominique A, Miossec, Autour de Lucie, Grandaddy, Papas Fritas, Tom Robinson, Shirley Manson (Garbage)... et les Belges Mud Flow ou Zop Hopop font partie des nombreux artistes à s'être produits au 26 de la rue Saint-Jean-en-Isle.

David Faway, son frère Jérôme et Laurent Glazemakers, les trois repreneurs, ont bien connu cette époque bénie qui a façonné leur culture musicale. Quand l'établissement a fait faillite en 2019, David, déjà propriétaire du Far West et du Lou's Bar (où

les concerts vont bon train) a été tenté. « Quand Fredde Rinné (le gérant de l'époque, - ndlr) a remis l'affaire, il m'a appelé mais ce n'était pas le bon moment et puis avec le Covid, cela nous a donné envie de revenir à l'esprit liégeois d'antan et qui a tendance à se perdre. On s'est dit : « si on ne le reprend pas, qu'est-ce que ça va devenir ? Un café de guindaille de plus ? ». J'ai eu le même coup de cœur pour le Lou's Bar qui risquait aussi de devenir un resto ou un magasin de nuit... Cela nous a confortés dans le fait de racheter l'Escalier. » C'est chose faite depuis le mois d'octobre 2021. Le bar avait beaucoup changé ces dernières années, organisant plus d'événements type soirées électro que de concerts. David essaie de réinstaurer l'esprit qu'il a connu il y a 20 ans. « J'ai découvert des tas d'artistes à cette époque, j'avais 18 ans. On revoit d'ailleurs des gens qui ne venaient plus du tout dans le Carré depuis une quinzaine d'années. » Pour cette réouverture, une nouvelle team a été engagée. La scène et la sonorisation ont fait peau neuve. « Le gros changement a été l'agrandissement du lieu en changeant les toilettes de place. C'est plus agréable et aéré et on passe de 100 à 180 personnes. » L'affiche très éclectique reste aussi locale qu'internationale avec par exemple Benjamin Schoos en concert au mois de juin avec The Loved Drones ou les Lords of Altamont qui ont commencé leur tournée européenne à Liège en mars dernier. « Mais le but est aussi de faire découvrir de nouveaux artistes, rock ou hip-hop », précise David. Et visiblement l'agenda se remplit bien, entre le passage le 18 avril dernier de Jesse Hughes du groupe Eagles of Death Metal (en DJ set) et les UK Subs au mois de mai, les affaires reprennent. Et pour les fans nostalgiques des Stray Cats, Slim Jim Phantom, l'ancien batteur du groupe, s'y produira en trio le 13 août prochain.

Jeremy Tauzin et Thomas Carlon (CHAFF)

« Souvent ce sont des artistes entre deux dates ou en day off »

## Les Deux Ours, bien plus qu'une cabane au milieu des bois

Pour Fred Macquet, à l'origine du projet, l'aventure a commencé il y a sept ans de façon itinérante, puis à Nandrin, avant d'aménager dans un café de village à Modave et d'ouvrir... un mois tout pile avant la pandémie ! La "vraie" ouverture sera bien évidemment décalée à septembre 2021. « J'ai recommencé par des concerts le week-end et puis plusieurs en semaine. Ma programmation s'étend du jazz au rock en passant par la chanson française, la pop, le roots blues, le funk. Je programme aussi bien des groupes wallons, flamands, québécois, danois, français. Je suis un des premiers à avoir organisé un concert d'Angèle en première partie de son papa Marka. » Zita Swoon, Romain Humeau, Boogie Beasts, Nicolas Peyrac, Karin Clercq ont aussi foulé la scène des Deux Ours.

Le patron du lieu n'en est pas à son coup d'essai puisqu'il a été programmeur au Centre culturel de Seraing. « Puis j'ai tout envoyé balader. Après avoir travaillé dix années comme bûcheron, j'ai voulu construire ma propre cabane au milieu des bois. Et puis comme je gravitais dans le milieu musical, j'ai eu très vite un engouement de la part d'artistes comme Daan, Kris Dane, Zop Hop Hop... Les Deux Ours, c'est aussi une salle de spectacles avec des événements comme des soirées vinyles. Nous avons notre propre bière et je privilégie le circuit court. Bref, c'est un concept où les artistes arrivent dans un lieu humain et accueillant. » Le résultat ? Une salle de 140 personnes aménagée dans l'esprit d'une cabane de trappeur. À découvrir...





  DR

# Les clubs sont-ils des lieux culturels comme les autres ?

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Les discothèques sont-elles des salles de concert ? Le clubbing est-il une culture ? La crise du Covid a démontré que non. Juridiquement, on n'en est pas encore là. Derrière la question du statut des clubs s'en pose une autre : la techno, est-ce de la musique ?

La crise du coronavirus aura révélé bien des choses. Notamment celle-ci : les boîtes de nuit ne sont pas considérées comme des lieux culturels. Techniquement, ce sont des bars de nuit ou des débits de boisson, bref de l'Horeca. Juridiquement, ce sont des entreprises commerciales à but lucratif. Rien à voir avec la culture. Certes, pour bien des discothèques, le concept se résume à passer du Claude François pour faire danser les gens (oui, on exagère, mais vous voyez l'idée...). Mais pour d'autres qui ont offert l'asile à la house ou à la techno, la question se pose franchement.

« Le secteur de la nuit est un secteur hybride, explique Lorenzo Serra, co-organisateur du Listen Festival et coordinateur de la Fédération Brussels by Night qui représente les acteurs de la "nuit bruxelloise". D'un côté, il y a des institutions purement commerciales qui vivent sur le bar, de l'autre, il y a des institutions culturelles qui font de la programmation. C'est le cas de clubs techno comme le Fuse, le C12, le Zodiak ou dans un autre genre de Madame Moustache. Comment peut-on considérer aujourd'hui que le Botanique ou l'AB soient des institutions culturelles reconnues et pas le Fuse ? »

De fait, à y regarder de plus près, qu'est-ce que le Fuse sinon le temple belge de la techno, et ce depuis près de trente ans. Côté programmation, le Fuse a fait le boulot tout autant qu'une Ancienne Belgique ou un Botanique. Y sont venus jouer, tenez-vous bien, Daft Punk (en 95, avant tout le monde), Laurent Garnier, Richie Hawtin, Autechre, Aphex Twin, Björk, Justice, Soulwax ou encore Christian Löffler, producteur electro allemand qui, tout récemment, r  interpr  tait Beethoven    Bozar – deux institutions culturelles s'il en est.

## Club Culture

La question qui se pose est la suivante : le clubbing est-il une culture ? Depuis trente ans, les clubbers, DJ et organisateurs de soirées se battent pour faire reconnaître leur musique. C'est à Berlin, capitale mondiale de la techno, que le combat est mené tambour battant. La Club Commission (qui représente tous les clubs de la ville) a défini la Club Culture selon quatre pôles : architectural, musical, social et économique.

Lutz Leichsenring, porte-parole de la Club Commission, nous expliquait cela avant la pandémie : «    Berlin, les clubs sont toujours considérés comme des endroits de divertissement et d'amusement sur la base d'une loi de 1958, au même titre que les bordels. Pourtant, on a démontré que le clubbing est une vraie culture sur laquelle la ville capitalise. Les clubs font partie intégrante de l'esthétique de la ville, au niveau architectural et musical : ils offrent un lieu sûr où chacun peut être qui il veut – qu'il soit gay, transgenre ou banquier, il n'y a aucun jugement, en club, on est tous égaux. Et enfin, ils ont un apport économique qui est loin d'être négligeable ». Avant la pandémie, le tourisme de la nuit attiré par les clubs et la scène techno rapportait 1,5 milliard d'euros par an à la ville...

En Allemagne, la pandémie a fait avancer les choses : les clubs ont été reconnus comme des lieux culturels. La techno et la house sont bien de la musique et les DJ sets en clubs acceptés comme des concerts à part entière. Le résultat est avant tout... un apport fiscal pour les clubs avec une TVA qui passe de 19 à 7%. La condition étant que la musique représente le but réel de l'  v  nement.

## Br  lin

Et en Belgique ? Les discussions sont en cours, notamment grâce à la Fédération Brussels by Night, versant bruxellois de la Club Commission berlinoise, mais qui représente aussi les autres acteurs de la nuit. « Cela signifie que nous avons désormais une voix centralisée qui communique avec les instances de pouvoir au niveau local et fédéral, dit Steven Van Belle, directeur du Fuse. C'est un grand pas en avant ».

Concrètement, de quoi parlons-nous ?    l'heure actuelle, le Fuse, pour prendre cet exemple, est une société à responsabilité limitée. C'est-à-dire qu'elle ne reçoit aucun subside structurel (hors Covid), mais des aides de la ville et de visit.brussels pour certains   v  nements. De manière générale, « on finance tout nous-mêmes.

Ça a des bons et des mauvais côtés, dit Steven Van Belle. D'un côté, on est libre, on ne doit pas justifier notre programmation et notre manière de travailler devant un partenaire extérieur. D'un autre côté, on doit pouvoir payer les factures à la fin du mois, donc on prend moins de risques financiers. Mais on aime ce côté DIY. Et    vrai dire, les choses ne sont pas aussi claires... ».

Nous sommes en Belgique, n'est-ce pas. Ainsi, « la TVA est à 6% sur les tickets comme pour les autres lieux culturels. J'en conclus qu'on est dans une approche très belge : on n'est pas considérés comme un lieu culturel, sauf sur certains aspects ».

Que demande le Fuse ? Le principal apport du statut de lieu culturel, c'est la protection du lieu. « Tous les clubs ont des problèmes avec le voisinage et la question du bruit, poursuit Steven Van Belle. C'est le problème classique de la gentrification.    l'heure actuelle, c'est notre responsabilité d'aller parler aux voisins et de faire les travaux d'insonorisation. Or, si on était un lieu culturel, le principe d'antériorité s'appliquerait : ce serait aux personnes qui viennent s'installer à côté du club de faire le nécessaire pour rendre leur bâtiment insonorisé. Ce serait aussi sympa de recevoir un budget pour travailler cela de notre côté. Mais là, on paye tout nous-mêmes... »

DJ Pierre

« Quand tu viens de l'underground, est-ce que tu as envie de faire partie de la culture institutionnelle ? »

## Autochro ou Claude François ?

Voilà l'idée. Mais une autre question se pose. Tous les clubs se valent-ils ? DJ Pierre, ancien résident au Fuse : « Il y a différentes démarches selon les clubs. Si tu fais venir Charlotte Dewitte pour faire un maximum de fric, est-ce que tu fais avancer la culture ? A contrario, si tu bookes de petits artistes, tu donnes de la visibilité à des gens qui n'en auraient pas, mais tu as du mal à en vivre.    ce moment, tu mérites peut-être des subventions culturelles. Il y a une vraie discussion à avoir ».

Le débat également lieu en France : qu'est-ce qui doit entrer dans le cercle "Culture" et qu'est-ce qui doit rester en-dehors ? Pour Laurent Garnier, « il faut inclure tout le monde, même la discothèque qui ne fait que passer du Claude François. Après tout, même le kebab de merde au bord de la plage est considéré comme un restaurant, non ? ».

De son côté, l'Allemagne a tranché : sont éligibles pour une baisse de la fiscalité les clubs « qui ont un profil artistique reconnu, une programmation régulière, des standards musicaux esthétiques et un concept spatial ». Tels sont les critères qui différencient le club du bar de nuit. Critères qui reprennent plus ou moins les quatre pôles avancés par la Club Commission faisant la Club Culture.

En s'appuyant là-dessus, on peut considérer que les clubs qui font de la programmation musicale, comme le C12, le Zodiak ou le Fuse, notamment, peuvent être vus comme des lieux culturels comme les autres. D'ailleurs, avance DJ Pierre : « Pendant la pandémie, le Fuse a fait son exposition. C'était la seule chose que le club pouvait faire, s'appuyer sur son histoire. Il y a eu des milliers d'entrées.   a lui a permis de garder la tête hors de l'eau et je pense que ça a permis de considérer le club comme un véritable lieu culturel. Après, quand tu viens de l'underground, est-ce que tu as vraiment envie de faire partie de la culture institutionnelle ? » C'est un autre pavé lancé dans la mare...

Pour Steven Van Belle, ce débat sur la reconnaissance des clubs comme lieux culturels renvoie à une autre question plus centrale : « L'effet majeur qu'une telle reconnaissance aurait, c'est l'officialisation de ce qu'on sait déjà : la techno, la house, l'électro sont de la musique au même titre que toutes les autres ». Sur ce point, il se veut optimiste : « Depuis peu, les DJ en Flandre sont considérés comme des artistes. Les choses avancent ».





Alors, Guilt ? Pas trop soul ?

© DR

# En solo, c'est mieux ?

TEXTE : DIDIER STIERS

Il paraît que les groupes n'ont plus la cote. Enfin, disons qu'ils seraient de plus en plus barrés par des projets individuels. Certain·e·s avancent des raisons pratiques, économiques et sociales. Méfions-nous des tendances, elles ont toujours un petit quelque chose de trompeur...

C'est un papier publié sur le Net (lefsetz.com) qui a attiré notre attention. Titre : *The death of the bands*. Oui, c'est en anglais, mais quand même ! C'est un peu du calibre de ces autres intitulés annonçant la mort du rock, isn't it ? En tout cas, l'écrit en question commence plus ou moins ainsi : « Il fut un temps où les groupes étaient prépondérants. Aujourd'hui, ils viennent en dernier, quand ils comptent encore. Il fut un temps où il vous fallait apprendre à jouer d'un instrument. Même les punks devaient connaître la guitare. Aujourd'hui, vous pouvez acheter des beats "on line". Il fut un temps où vous deviez former un groupe pour savoir à quoi ressemblait votre chanson. Aujourd'hui, vous avez juste à faire fonctionner un programme ou un clavier électronique. Une chose est sûre : il est plus difficile que jamais de vivre de la musique. Internet a donc tué les groupes. En même temps que l'économie. Nous avons toujours des stars mais il s'agit rarement de groupes. Et à moins d'être une star, en tant que groupe, vous luttez. » Sévère ou pas, toujours est-il que cette intro se conclut comme suit : « Il vaut mieux travailler en solo, et ce qu'Internet a amené, c'est justement que vous pouvez tout faire par vous-même. »

Les coupables de cette situation du tout à l'individu seraient donc le Net ainsi que la démocratisation des outils de production et de communication. Pour ce qui est de ces deux dernières années, ajoutons aussi : la pandémie, qui a poussé plus d'un artiste à se lancer dans l'une ou l'autre expérience (musicale) personnelle. Pour Maxime Lhussier, manager et booker chez Odessa (Dan San, Glauque, Glass Museum, Under The Reefs Orchestra, ...), les réseaux sociaux ont, eux, clairement modifié la donne. « Peut-être qu'aujourd'hui, on peut facilement faire de la musique en solo et donc que le concept de groupe a un peu moins le vent en poupe, mais si nous sommes beaucoup plus dans l'ère de l'individualité – les artistes émergents sont bien plus souvent des artistes solo que des collectifs –, c'est parce que les moyens de communication ont été recentrés. La communication des artistes passe essentiellement par les réseaux alors qu'à l'époque, c'était par la presse. Instagram, et TikTok, qui dictent un peu les choses aujourd'hui, sont des fenêtres qui marchent très bien avec des individualités fortes. Derrière un compte Insta ou une story, c'est plus compliqué de faire passer le sens de l'humour de quatre ou cinq personnes à la fois. » Et de relever, tout comme nous le dit de son côté Diego Leyder (BRNS) « que le public s'identifiera plus vite à une personnalité forte. »

## Le groupe se perpétue

Autre argument qui expliquerait ce désintérêt pour la formule en groupe : elle serait économiquement moins rentable, en plus d'être plus compliquée à encadrer et, artistiquement parlant, plus difficile à gérer. « Il faut mettre tout le monde d'accord, admet Maxime Lhussier, trouver des consensus, faire de concessions, agencer les sensibilités. Parfois, la prise de décision et le vivre ensemble au quotidien peuvent être moins faciles. Mais je reste persuadé qu'au bout du compte, dans ces collectifs, chacun apporte ce qu'il a de mieux à proposer aux autres. »

Si les stars nées sur le Net sont, effectivement, plus souvent des individualités que des collectifs, le "groupe" n'a pas pour autant disparu. Certes, pour certains, il s'agit de la formule scénique alors que le projet en lui-même est personnel. Voyez Thomas Medard de Dan San qui se réincarne dans The Feather. Gaëtan Streel qui compose seul mais se produit en groupe, ou encore Grégoire Fray animant Thot... Et puis, un entourage, ça peut rassurer. « L'idée d'Aucklane était là depuis très longtemps, explique ainsi Charlotte Maquet, tout était déjà à moitié construit dans ma tête, mais je reportais parce que j'avais plein de questions et de défis à surmonter. » Aucklane, dont le premier EP, *Nightfall*, a vu le jour le 15 avril dernier, c'est désormais une équipe : « Avec Monday Morning (son premier groupe, – ndlr), j'avais une équipe merveilleuse. J'ai toujours manqué de confiance par rapport à ce que je proposais sur scène, et là elle me poussait : « Allez Charlotte, arrête de te poser des questions, ça va bien se passer ! » Quand j'ai relancé un projet, je devais retrouver des gens avec qui ça pouvait se passer aussi

bien ! » Pour d'autres encore, le projet en solitaire est un tremplin. « Je ne l'ai jamais véritablement envisagé en solo, dit François Custers à propos de Guilt. C'était plutôt une première étape pour commencer quelque part, faire un "coming out musical" et arriver à trouver le groupe (où l'on retrouve entre autres Antoine Flipo et Martin Grégoire de Glass Museum, voir p.8, – ndlr). »

## Bosser sans personne ?

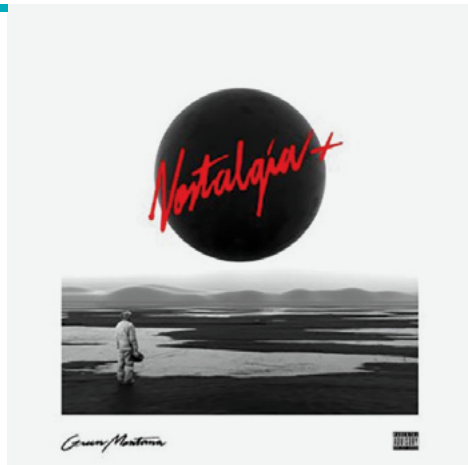
Certes, aujourd'hui, on peut tout faire seul : acheter des beats sur le Net, enregistrer chez soi sans se prendre la tête à monter un groupe, à gérer des répètes ou des changements de line up et sans devoir diviser les rentrées financières. Et pourtant... On ne compte plus ces projets nés en solo mais qui ne le restent pas longtemps. « Une fois que le projet solo existe, note Damien Aresta, ex-It It Anita, désormais booker et manager avec l'agence Julia Camino, il faut s'entourer, pour commencer à tourner, à jouer... Et parfois même offrir deux formules. Là par exemple, on fait du coaching et du management en "one shot" pour un gars dont le projet solo s'appelle German Lola et qui peut à la fois offrir un live où il serait tout seul avec sa guitare mais qui rassemble aussi un groupe pour d'autres types de dates. »

« Quand on cherche dans le catalogue "Art et Vie" (le dispositif "Art et Vie" visent à favoriser la programmation de spectacles en Wallonie et à Bruxelles, par l'octroi d'une subvention par représentation, – ndlr), nous signale Patrick Saint-Rémy, coordinateur à l'Atelier Rock de Huy, on voit que les groupes montent effectivement des formules différentes. Solo, à trois, à cinq... Cela permet à certaines formations de jouer dans des salles auxquelles elles n'auraient peut-être pas eu accès financièrement en temps normal. » Damien Aresta, mentionnant Elvin Byrds, le projet solo de Renaud Ledru, chanteur et compositeur d'Alaska Gold Rush : « Que ce soit en mode solo ou en mode groupe, pour les labels, ça ne change pas grand chose dans la manière dont ça devient rentable. Je pense que sortir et promouvoir le disque d'un groupe ou d'un projet solo, c'est un peu le même travail. »

Nonobstant les tendances, on en trouve aussi qui adoptent toutes les formules. Le Motel oscille : « J'adore travailler seul mais au bout d'un moment, ça me bloque. Et travailler en groupe finit par me frustrer parce que ce que j'ai envie de développer ne correspond peut-être pas aux attentes des autres. J'essaie d'alterner, pour trouver une balance entre les deux. » Diego Leyder, lui, se multiplie, entre BRNS, les impros en trio de Fondry et l'expérience en solo sous le pseudo de Dièze... « C'est marrant, avec les autres de BRNS, on se disait qu'effectivement, on avait pour le moment l'impression que c'était des personnalités qui étaient mises en avant plutôt que des groupes. » Revers de la médaille : « Un projet en solo peut paraître plus simple, mais tu dois faire des choix artistiques. Jouer avec des bandes, des boîtes à rythmes, ou assumer quelque chose de plus minimaliste, comme c'est mon cas. Finalement, je trouve intéressant d'avoir différents projets, à géométrie variable. »

Les groupes ne seraient qu'un reliquat de l'ère du rock'n'roll, lit-on dans le papier susmentionné : « La pop n'a jamais été basée sur le concept de groupe. Le hip-hop n'a jamais été basé là-dessus non plus. » Euh oui... Sauf qu'ils sont nombreux, les rappers d'aujourd'hui, à monter sur scène avec un groupe ! « Scylla se produit avec Sofiane Pamart, rappelle Patrick Saint-Rémy. Zwangere Guy est lui aussi solidement épaulé... » La mode du MC accompagné par un backeur ou un DJ semble un peu passée. « Le disque, ça peut être l'artiste qui joue de tous les instruments, mais en live, le projet est souvent développé avec d'autres musiciens. » Même avis côté... rock, où justement la notion de groupe soudé et indissociable connaît, avec le retour du genre, quelques beaux exemples aujourd'hui : Idles, Fontaines DC, Black Midi : « Ça devrait être plus simple d'être multi-instrumentiste et de savoir manier les logiciels, se dit Sophie Chiamonte, bassiste de S O R O R (dont un album devrait nous arriver à l'automne). Mais je suis un peu vieille école : j'aime le partage. » Comprenez : pas seulement avec un public, mais aussi entre musicien·ne·s...





## Green Montana

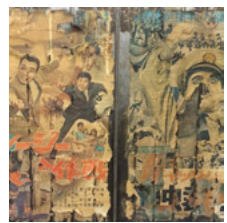
Nostalgia+  
Universal/Capitol/92i

C'est un Green Montana très occupé mais à la voix sereine que nous avons intercepté le temps de quelques bavardages, entre une journée de promo parisienne et un soir de concert du côté de Rennes. L'objet du délit : *Nostalgia+*, 2<sup>e</sup> LP délectable du rappeur verviétois. 18 morceaux courts qui s'enchaînent vite, pour 40 minutes de rap sauce Green 'Ta, toujours hébergé par la prestigieuse écurie 92i. « *Les déplacements restent compliqués et Booba vit à Miami, donc on ne se voit pas aussi souvent qu'on le souhaiterait. Mais il est toujours présent, on communique régulièrement, je lui envoie tout, il valide chaque son, donne son avis sur chaque détail (...)* Idem pour Isha, Stan et tous les membres de mon équipe qui participent pleinement à la direction artistique. » Après un *Alaska* glacial en 2020 et un *Melancholia 999* empli de spleen l'été dernier, la palette de Green Montana s'élargit encore, tout comme sa stature. Au fil de *Nostalgia+*, on croise plus d'une dizaine de beatmakers qui tous ont su épouser les contours de son univers singulier. Ikaz et Evibeats avec lesquels le MC belge a déjà travaillé, mais aussi le célèbre Flem, Demna, Epon, Soff, Exnine... On retrouve des tracks déjà publiés, comme *Waldorf Astoria* ou l'imparable morceau-signature qu'est *Parfum*. Puis ce phrasé si particulier sur *Diamond* et ce grain plus éraillé que jamais quand il scande *ADN*. *Nostalgia+* compte également deux collaborations de taille, avec l'inévitable SDM sur *Neymar Jr* et *Guy2Bezbar* sur *Mpiaka*. « *SDM, c'est la famille depuis un moment, tout se fait naturellement. Avec Guy, la connexion était artistique et notre duo fonctionne bien.* » Et, chose assez inédite dans la discographie de Green Montana, des mélodies grattées dans *Là où le vent nous mène* ou le très pop *Chaque jour de la semaine*. « *C'est un genre assez nouveau pour moi, donc j'avais une petite appréhension. Ces morceaux me sortent de ma zone de confort et il me tardait de voir les réactions.* » Dernières mentions spéciales aux basses rutilantes de *Bezoz-Pinault-Bolloré*, à *Super Héros* et aux OVNIS sexy que sont *Camera* et *Ultramax400* (notre favori), avant l'heure du bilan toujours sage d'un rappeur rarement enflammé... « *On a passé un pallier, encore un, et je suis comme un fou ! Mais mes objectifs restent les mêmes et je suis focus. J'attends et j'en veux encore plus. Je n'arriverai pas à me reposer avant d'avoir coché toutes les cases de mon plan.* » En Belgique en tous cas. Green Montana rappe désormais dans la cour des très grands. –NC



Le Rezo  
Mixtape part 1  
Airdropmusic

Actif depuis 2013, Airdropmusic est un collectif de DJ's et de producteurs hip-hop qui sévit depuis la Cité ardente. Une pépinière de talents rap où l'on croise bien des visages connus, qui publiait début avril une mixtape sous l'appellation "Le Rezo". Au menu, 5 titres aux productions résolument modernes et souvent orientées dancefloor (on sent ici l'influence de Jul et de la nouvelle scène marseillaise), pour pas moins de 10 artistes du cru. Dans le désordre, on croise Senamo (échappé de La Smala), L'Hexaler, Boubz, Jized, Kava, le groupe bruxellois New School, le benjamin de la bande Shany (âgé d'à peine 16 ans) ou encore le Namurois Semji, qui tire son épingle du rapjeu avec l'envoûtant *Ailleurs*. Un EP réussi qui sent bon l'été. –NC



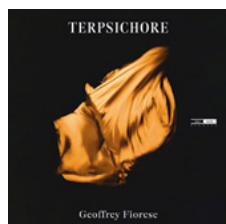
Mugwump  
Pneuma  
Subfield/IK7

Troisième album en sept ans pour Mugwump, alias Geoffroy Dewandeler, DJ bien connu des semelles usées au Food et dans les soirées Leforium. Après le très balléarique *Unspell* en 2015 et le nettement plus post-punk *Drape* trois ans plus tard, *Pneuma* change une nouvelle fois de cap pour cogner des influences très new wave et des paroles très politiques à du gros son de dancefloor de vétérans. Comme si A Certain Ratio était produit par les Chemical Brothers de 1997 ou Gang of Four par Ivan Smaghe. Résultat des courses : ça tape assez dru et ça ose tout, vraiment tout, y compris reprendre un ignoble tube pop-jazz-funk de 1986 (*Breakout* des Swing Out Sisters !) afin de considérablement l'assombrir et le "rockifier" ou encore de s'approprier *Kaleidoscopin'*, morceau peu connu de Tom Verlaine, ex-Television, roi de la guitare qui vrille, afin de le faire sonner 100% dub électronique, à la Andrew Weatherall. Bref, c'est érudit, politique et toutefois principalement fait pour danser. Levez le poing et vos fesses suivront ! –SC



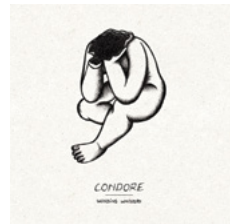
Front 2 Cadeaux  
Sad is Fashion  
Antinote

Toujours aussi fièrement gay qu'aussi fièrement lents et lysergiques après leurs 9 années d'existence, le duo bruxello-romain qui ne dépasse que rarement les 100 BPM continue de distiller ses sorties "physiques" sur des labels certes de niche mais aussi totalement cultes. Antinote, excusez du peu. On ignore quels maxis de vieille house tribale joués à la mauvaise vitesse ont cette fois servi à la fabrication des deux faces de ce vinyle sorti en février et ce n'est d'ailleurs pas très important vu que c'est de l'efficacité maximale. *Sad is Fashion* tient en effet de la new beat camée la plus apte à rendre complètement dingue un dancefloor et *Transe Emois* à tout du futur classique d'after ! À ne toutefois pas consommer durant la grossesse et si vous devez prendre le volant ! –SC



Geoffrey Fiorese  
Terpsichore  
OutNote Records

Pianiste français installé en Belgique depuis une dizaine d'années, Geoffrey Fiorese a intégré les projets ODLI ainsi que le quartet de Julien Marga, à côté de ses créations personnelles en Tentet ou en big band. Inspiré par la muse grecque de la danse, *Terpsichore* développe onze compositions – dont six danses – aux couleurs mouvantes, une musique sophistiquée et poétique à la fois, totalement ouverte à l'improvisation où se distinguent les saxophones inspirés de Sylvain Debaisieux et Antonin Tri-Hoang. Entre lyrisme méditatif et envolées free, *Terpsichore* nous invite à « *Vivre la musique au plus profond de son être* » dit le texte de pochette. Comme les pas d'une danse improvisée, la musique de Geoffrey Fiorese surprend et séduit. –JPG



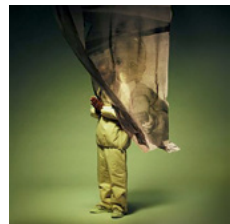
Condore  
Winding Whispers  
JauneOrange/PIAS

Dessinatrice, couturière et cheville ouvrière du groupe Dan San, la pianiste Leticia Collet se porte également au chevet des chansons françaises servies par Antoine Wielemans (Girls In Hawaii). En marge de ce cahier des charges, elle a pris son envol en solitaire sous le nom de Condore. Quelque part entre les mélodies d'Agnes Obel et la science néo-classique de la rafraîchissante Hania Rani, la musique de Condore voltige désormais sous la pochette de l'album *Winding Whispers*. Un titre qui, traduit littéralement, signifie "murmures sinueux". « *Cela en dit long sur ma façon de faire, confie la chanteuse. C'est un mélange de fragilité et de chaos.* » Exercice éminemment personnel, *Winding Whispers* se joue sur le ton de la confiance. « *Par le passé, je me cachais volontiers derrière des arrangements. Désormais, ma voix est placée à l'avant. Je chante à découvert, sans éluder des sujets intimes comme l'adoption ou le sentiment d'abandon.* » Maître d'œuvre de l'album, le producteur Yann Arnaud (Pomme, Air, Phoenix) a forgé une caisse de résonance parfaitement adaptée aux lignes vocales de Condore. « *Yann m'a aidée à surmonter ma timidité, confie Leticia Collet. C'est la première personne devant qui j'ai chanté sans avoir peur.* » En confiance, la Liégeoise se libère et affronte ses démons en douceur. Des dessins, réalisés par ses soins, viennent par ailleurs souligner ses propos dans le livret du disque. « *L'illustration de la pochette s'inspire d'un objet réel, précise-t-elle. C'est la statue d'un ange à la tête coupée. Il s'agit d'une métaphore. Avec cet album, je vide mon esprit en allant chercher les parts d'ombre au plus profond de mon être.* » Une opération délicate, qui rondement menée, soigne les cœurs et apaise les consciences. –NA



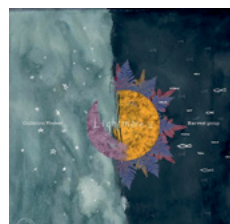
Caballero  
Osito  
Universal/Virgin/Pharaon Blanc

L'an dernier, Caballero et son complice de rimes Jean Jass publiaient *Oso* et *Hat Trick*, leurs albums solo respectifs. Un an plus tard, le premier rempile avec *Osito*, « *qui se traduit littéralement par "Ourson", puisque ce EP est le petit frère de mon album Oso ("Ours"). La suite et fin de cette parenthèse musicale.* » Sept titres, aucun invité et 15 minutes de musique, le temps pour le MC bruxellois de célébrer son hispanité et de retrouver le son boom-bap kické du début des années 2000. Loin des refrains chantés, Caba mord le micro et nous emmène au fil des cinq premières pistes (qui s'enchaînent à l'ancienne) dans une version bruxelloise de GTA. « *Le concept c'est simplement une chanson en 5 morceaux et un seul clip qui reprend ces 5 parties. Un enchaînement de différents univers, différentes ambiances et techniques cinématographiques (jusqu'à avoir de l'animation) pour proposer une œuvre originale.* » Une prouesse réalisée par Dozen (cfr. p.42) duo de réalisateurs où Caballero retrouve son complice Benoît Do Quang. « *C'est un gars que j'admire et avec qui je bosse depuis longtemps, l'un des plus motivés, des plus passionnés, des plus forts aussi... Cela faisait du bien de se retrouver à nouveau, lui derrière les caméras et moi devant.* » Dans la foulée de cet ourson, Caballero poursuivra ses projets en cours et retrouvera donc pour certains son acolyte JJ. « *On travaille toujours ensemble, que ce soit sur nos projets solos futurs ou les trucs en commun, comme Zushiboyz et High & Fines Herbes. Les prods de Jean Jass restent précieuses pour moi et j'essaie de le conseiller au mieux moi aussi. JJ/Caba c'est pour l'infini !* » –NC



Kobo  
Anagènèse  
Polydor

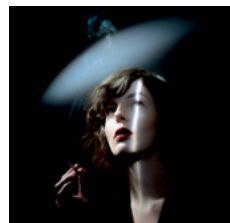
Trois ans se sont écoulés depuis la sortie de *Période d'essai*, 1<sup>er</sup> plaque de Kobo – Redson de son vrai nom. Une parenthèse quasi initiatique durant laquelle le rappeur bruxellois s'offre un retour aux sources au Congo et reconnecte avec sa famille. À presque 30 printemps, il nous revient les bras chargés des 18 nouveaux morceaux d'*Anagènèse*. Un second LP éclectique qui creuse le sillon entamé en 2019 tout en élargissant sa palette technique. Rappeur 4x4, Kobo varie les plaisirs et semble à l'aise sur toutes les surfaces, du feu électrique de *Fucked Up* aux accents de rumba de *Mama* – sublimé par la trompette de Rémy Béessau. Bavard, le MC choisit ses mots et les pose toujours avec soin, au fil d'un album aussi excitant que schizophrénique. En constante balance entre la douceur des mélodies ou de refrains chantés (*Prénatalité*, *Demain*, *Exister*, *Movie*, *Lover*) et le feu de rimes kickées pied au plancher (*Ghetto*, *Frénésie*, *Boyzoo*, *BLC*). Enfin, deux duos gagnants, avec l'envoûtante K.ZIA sur *Âme sœur* et son pote d'enfance Damso (co-writer de l'album) sur *Fumée épaisse*, viennent compléter un album d'excellente facture. –NC



Harvest  
Lightmares  
Igloo

Avec un premier album inspiré par des songwriters – Nick Drake en tête, Neil Young... – et un second opus récit d'une traversée de l'Ouest américain, Harvest s'est clairement inscrit dans une ligne singulière entre jazz et folk conduite par un line-up original associant le violoncelle de Marine Horbaczewski à un quartet saxo-soprano, guitare, basse, batterie. *Lightmares* nous surprend à son tour en jouant sur les contrastes – lumière et cauchemar – d'une période difficile, mais aussi sur la densité du propos : si l'album ne fait qu'une trentaine de minutes, on a

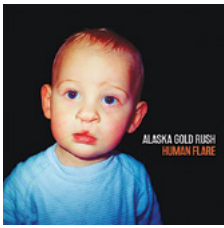
l'impression que tout est dit tant le propos est dense et riche. La musique évoque des étapes par lesquelles nous sommes tous passés et qui ont inspiré cet album. Les textures acoustiques tissées par le violoncelle adoucissent le propos plus électrique de la guitare alors que les stridences du soprano dominant sur la fin d'*Open Your eyes* et que le lever de soleil inspirant *Sunrise* nous offre un grand moment de lyrisme à la guitare. À mettre entre toutes les oreilles ! –JPG



Mélanie Isaac  
Surface  
Autoproduction

Mélanie Isaac avait ouvert la voie de cet album avec l'EP *L'inachevée* en 2018 et son excellent single *Comme des loups*. L'artiste ardennaise refait *Surface* avec un album aux arrangements très maîtrisés, neuf chansons qui allient la sensibilité d'un Albin de la Simone à la sobriété d'une Agnes Obel. Rien que ça. Et avec quelques potentiels singles très radiophoniques, comme le titre d'ouverture, sorti en éclair, *Paradis Nord* et son groove nostalgique ou *T'aimer plus fort*, jolie chanson d'amour triste (ou jolie triste chanson d'amour) avec un piano qui raisonnera longtemps en tête. Il y a aussi quelques belles trouvailles textuelles. Ce titre : *La main dans celle du vent!* Ou sur la *Floride* avec toi, chanson faussement naïve au goût suranné d'un Daho première époque : « *J' voyage pas en deuxième, suis la première qu'on aime* ». Quelques détours plus loin, l'album se clôt sur le très beau *Ne la regarde que dans les yeux*, une mélodie romantique à souhait, guitare / piano / basse / batterie, magnifiquement chantée et interprétée, classique et efficace. Un disque au très grand potentiel... mais l'époque est-elle encore à ce type d'écriture ? Il faudrait. –FXD





## Alaska Gold Rush

Human Flare

Luik Music

Quand un groupe s'appelle Alaska Gold Rush, difficile de ne pas lui accoler des images de chercheurs d'or, sacs harnachés sur le dos et rêves de vie meilleure en bandoulière. Gravée à jamais dans les mémoires, cette carte postale de l'Amérique rurale s'accompagne inévitablement d'effluves country et de musiques folkloriques. « Avec le temps, nous avons appris à nous détacher de ces grands fantasmes, indique Renaud Ledru, chanteur et cœur battant du duo bruxellois. Sur notre troisième album, aucun titre n'est lié au territoire américain. Les morceaux évoquent plutôt des instants vécus par nos proches et nos familles. Ce sont des récits personnels. » Reste que les États-Unis tiennent une place à part dans son parcours. « J'ai grandi au contact d'une dame qui a connu la guerre et la libération : elle est toujours restée en relation avec les soldats qui ont délivré son petit village, près de Liège. Par la suite, elle leur a d'ailleurs rendu visite, chez eux, dans le Kentucky. De retour en Belgique, elle me passait des disques de Hank Williams et m'initiait aux westerns. À côté de ces clichés, elle m'a sensibilisé à des réalités, comme celles des réserves indiennes, par exemple. Partant de là, j'ai même rédigé un mémoire de fin d'études sur la littérature amérindienne et ses liens avec le blues. » Au plus près de son histoire et d'émotions piochées au cœur des relations humaines, le guitariste d'Alaska Gold Rush met de l'authenticité à tous les étages de Human Flare, un disque conçu en compagnie du batteur Nicky Collaer. Entre les deux musiciens, les mélodies acoustiques se chargent d'électricité et creusent de nouveaux sillons. Entre passé (Bob Dylan, John Prine) et présent (Big Thief, Two Gallants), véritables instants de contemplation et couplets sous tension, le groupe livre des chansons riches en rebondissements (Trampoline, Arsonist), véritables tremplins vers l'intime (My Hands) et l'ailleurs (Love Chameleon). Un pur moment d'évasion. **-NA**

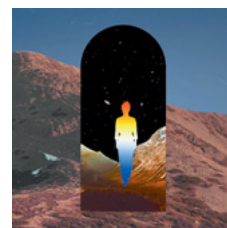


## Le Ba Ya trio

Le reTour du monde

Autoproduction

Curiosité pour les musiques du monde, désir de partager avec un jeune public ont valu au Le Ba Ya trio l'Octave de la Musique en 2017 partagé avec David Linx sur la scène de La Madeleine. Depuis Tour du Monde a tourné dans les écoles et centres culturels et donné naissance à un petit : le bien nommé reTour du Monde sorti le 24 avril. La première galette parcourait les routes et les océans entre Brésil et Bangladesh, Italie et Japon, Caraïbes et Maroc. Qu'attendre de la seconde ? « Alors que dans le premier album, on est chacun arrivé avec ses coups de cœur, ici il y a eu plus d'envie d'aller vers des morceaux moins connus, d'explorer les cinq continents, de trouver l'équilibre entre les morceaux, ce qui a pris du coup plus de temps pour préparer l'album. » Entre la Chine et le parfum des fleurs de jasmin, entre l'Eau du Proche-Orient et le marais chantant irlandais, entre la lune blanche du pays cosaque et l'odeur d'un soir andalou, les chansons accordent avec bonheur les langues d'origine avec des textes en français : « Les textes sont parfois fidèles aux textes d'origine, parfois d'inspiration plus libre, donc plutôt infidèles. » Si le projet avait au départ une vocation tout public, Samir Barris a été surpris de voir combien il passe aussi très bien chez les enfants. « Quand on choisit des chansons traditionnelles qui ont traversé le temps, c'est qu'il y a quelque chose qui les rend très fortes. » C'est bien l'impression laissée à l'écoute de ce second opus. **-JPG**

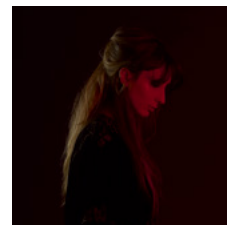


Kowari

Trail

Jaune Orange/PIAS

Déjà particulièrement actifs sur la scène belge, Damien Chierici (violin) et Louan Kempenaers (piano) se sont repliés une semaine dans un chalet ardennais pour marier idées et instruments. Le résultat, retravaillé en studio et musclé par de judicieuses touches d'électro, s'intitule Trail, collection de huit plages instrumentales, quelque part aux frontières des soundtracks imaginaires de Max Richter et des incantations mélodiques de Nils Frahm. Apaisante, onirique et introspective, cette œuvre musicale présentée sous le nom de code Kowari a aussi le mérite de rester toujours lumineuse. Un constat que l'on doit à l'enthousiasme et à la complémentarité des deux musiciens. Un voyage contrasté dont le message plein d'empathie et de réconfort n'a pas besoin du moindre mot. Superbe. **-LL**



Aucklane

Nightfall

Autoproduction

Voilà le genre d'EP que nous apprécions particulièrement. Cinq titres, cinq univers, une belle identité, rien à jeter. Aucklane est l'alter ego de Charlotte Maquet, chanteuse/compositrice waremienne qui en veut et se donne les moyens de ses ambitions. Une voix chaude qui chante en anglais sans accent wallon, des guitares qui claquent, une section rythmique mixée en avant et des nuances dans le ton. Poignant et fragile sur l'acoustique Over Here, le timbre de la jeune se fait conquérant sur le brûlot Only Dogs ou l'excellent Gamblers. Du rock qui, plutôt que de sortir des sentiers battus, taille sa route, droit devant, en revendiquant sa liberté et sa modernité. **-LL**



Slamino

Ego Trip

Luik Music

Ancien coéquipier de Martin Grégoire (Glass Museum) au sein du groupe Rince-Doigt, le guitariste et producteur Pablo Fleury s'éloigne du plan collectif et des combinaisons math-rock pour se planifier un nouvel itinéraire en solitaire. Sous le nom de Slamino, le musicien imagine la trame instrumentale de son Ego Trip, un premier EP niché entre electronica et post-rock, vastes escapades synthétiques et petites incursions électriques. Voisin de palier de la constellation Morr Music (Lali Puna, The Notwist, Styrofoam), dans le sillage de la galaxie anticon. (Alias, Why?, 13 and God), Slamino assemble des matières sonores et trafique les textures avec une certaine science du rêve. Propices à la contemplation, les six morceaux enregistrés ici en guise de présentation se permettent aussi quelques fantaisies en sautant à cloche-pied sur des pédales d'effets ou en chipant des interventions radiophoniques sur la (contre)bande FM. Un peu geek, mais vraiment stylé, ce premier EP est le fruit d'un travail de laborantin. Hyper précis et malin. **-NA**

Arrêt sur image



## Cyprien Delire

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Lunettes vissées sur le nez, Cyprien Delire réalise des clips soignés pour Hamza, Smahlo, JeanJass ou Caballero. Pour l'heure, il accompagne surtout Stromæ aux quatre coins du globe. Chargé de ramener des vidéos souvenirs de la tournée internationale, le réalisateur chimacien n'oublie jamais d'où il vient. Avenant, proche des gens, Cyprien Delire sait aussi que le hasard fait bien les choses. À commencer par sa carrière.

Intercepté entre deux valises, Cyprien Delire s'apprête à quitter la Belgique. Direction le désert californien, théâtre (sur)naturel de l'affiche XXL du Coachella. Avant de prendre l'avion, le réalisateur rembobine son histoire. « Je suis originaire de Couvin, une ville située à proximité de Chimay. Après mes études secondaires, je rêvais de faire l'IAD. Mais j'ai loupé l'examen d'entrée. Par dépit, je me suis tourné vers la communication. C'était une solution de transition, mais j'y ai pris goût. Je suis allé jusqu'au bout. » Un changement de cap qui ne l'empêche pourtant pas d'embarquer sa caméra en week-end ou lors d'escapades en festival. « Je proposais mes services à droite et à gauche. C'est comme ça que j'ai trouvé un job d'été aux Ardentes. » Où il croise la route d'Anthony Consiglio, cheville ouvrière de l'agence Back In The Dayz. « Au détour d'une conversation, il m'a proposé de réaliser un clip pour Caballero & JeanJass. Le hasard faisait bien les choses : j'étais super fan de leur musique ! » Là-dessus, l'amateur découvre Bruxelles et le métier de réalisateur. « C'est la première fois que je posais ma caméra dans la capitale. Je n'y connaissais rien. À tel point que j'ai tourné le clip au Botanique. À l'époque, j'étais persuadé d'oser un truc de fou. Maintenant que je vis à Bruxelles, je me rends compte



Récomment, Cyprien Delire a réalisé le clip de Roflot pour Glass Museum. « Les musiciens sont arrivés avec une proposition ultra visuelle, indique le réalisateur. Comme leur musique est purement instrumentale, il fallait opérer un travail précis sur les images via des jeux de lumières et de chouettes perspectives. Le défi m'intéressait d'autant plus que,

pour ce projet, Glass Museum s'est entouré du collectif Ohmo. » Établie en Belgique, cette communauté créative conçoit des visuels à la jonction de la science, du mapping, des arts et des nouvelles technologies. « Il fallait prendre ces éléments en compte et dépasser les logiques d'une session acoustique. » Mission accomplie.

que ce haut lieu culturel fait partie des meubles de la ville. Filmer là-bas, c'était sans doute l'idée la moins inspirée du monde », rigole-t-il. Quoi qu'il en soit, l'épisode marque le début d'une belle série avec, à la clé, des réalisations pour Smahlo, Hamza, Pale Grey, Rockwan, Mathilde Goffart ou La Smala.

Depuis plusieurs mois, Cyprien Delire suit Stromæ à la trace. « Je l'accompagne sur sa tournée pour documenter les concerts, répétitions et autres moments partagés sur la route. C'est énergique, mais j'adore. J'ai l'impression de revenir aux fondamentaux de ma passion. J'opère dans l'instant. Le but est de créer du contenu pour les réseaux sociaux. Le plus stimulant, c'est de bosser avec des esthètes : des gens qui ont du goût, des attentes élevées et un point de vue singulier sur l'art en général. En cela, mes vidéos pour Stromæ se rapprochent davantage du cinéma que d'images lambda pour les réseaux. L'expérience est hyper enrichissante. » En attendant son prochain clip, le réalisateur révèle ses secrets de fabrication : « Je mise sur les concepts simples et efficaces, les introductions frontales et les transitions hyper fluides. Et puis, quand une relation humaine est établie, j'ai tendance à poursuivre l'aventure. » Le plus longtemps possible.

Retrouvez la liste de toutes les sorties sur [larsonmag.be](http://larsonmag.be)



# Toots Thielemans

## « Je suis une poule de luxe »

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Mort il y a bientôt six ans, l'harmoniste diabolique aurait eu cent ans le 29 avril 2022. C'est l'occasion rêvée d'une superbe exposition,

à la Bibliothèque Royale de Belgique, à Bruxelles, et d'un petit retour sur une légende musicale comme on n'en connaîtra jamais qu'une.

**T**oots ! Un sobriquet qui claque. Ce pourrait être un cri de guerre, mais c'est surtout, quand on a connu le bonhomme, quand on entend sa musique aujourd'hui, un synonyme d'émotion et de tendresse. Accordéoniste, guitariste, harmoniciste, siffleur et compositeur, Jean-Baptiste "Toots" Thielemans (1922-2016) a connu une carrière extraordinaire, qui l'a mené des Marolles à Los Angeles et Tokyo en passant par New York, où il a résidé des décennies durant.

Toots a travaillé avec les plus grands, Benny Goodman, George Shearing, Quincy Jones, Bill Evans, Stéphane Grappelli, Martial Solal, etc. De la liste, on ferait un bottin. En nombre, ses compositions, dont la plus célèbre reste *Bluesette*, dépassent la centaine. Un temps, il eut trois groupes, un belge avec le pianiste Michel Herr, un américain avec Fred Hersch, un japonais, dirigé par Masahiko Satō, autre virtuose des quatre-vingt-huit touches.

Portant ses éternelles grosses lunettes et de fines moustaches en vogue durant sa jeunesse, Toots Thielemans a certes beaucoup voyagé, mais il est resté fidèle à ses origines populaires, et des années de pratique de l'anglais d'Amérique et des musiciens n'ont en rien détérioré son accent de ketje bruxellois.

### L'expo qui tombe à pic

C'est à ce musicien de génie et à cette personnalité extrêmement attachante que rend hommage, jusqu'au 31 août, la Bibliothèque Royale de Belgique (KBR), en collaboration avec le Musée des Instruments de Musique (MIM), qui a reçu plusieurs harmonicas, guitares et accordéons dont Toots a joué. Cette année, le 29 avril, il aurait eu cent ans. L'occasion, pour les générations qui ne le connaissent pas, de découvrir ce grand talent de Belgique et, pour ceux qui l'ont fréquenté, ont assisté à ses concerts et écouté ses enregistrements, une manière de se rendre compte de l'ampleur du personnage, au-delà de l'harmoniciste bien connu.

C'est bien comme accordéoniste que le petit Jean-Baptiste a commencé, à 3 ans, dans le café 't Trapken Af que tenaient ses parents, rue Haute à Bruxelles. Un instrument symbolique, qu'il n'a jamais dénigré, au contraire : chez lui, il y en avait toujours un sur la cheminée, qu'il montrait avec fierté.

Entre le piano à bretelles et l'harmonica, il n'y a qu'un pas puisque l'un et l'autre sont des instruments à vent, à anches libres, fonctionnant sur le même principe. Toots Thielemans a acheté son premier harmonica en 1939, avant la guitare. « Il y avait, chez Ray Ventura, un harmoniciste qui s'appelait Max Geldray, et ça me plaisait », nous dit-il un jour, avant de préciser : « Mais, vous savez, ça n'a pas toujours été facile. En 1950, à Paris, il y avait encore la querelle du vrai et du faux jazz, vous nous imaginez là-dedans, mon harmonica et moi ? Au premier Salon Du Jazz, j'ai été sifflé, ce qui ne m'est jamais arrivé en Amérique. Même ceux qui n'aimaient pas l'instrument ont admis la musique. »

### La même guitare que Django

D'autant qu'un peu plus tard, le jeune Belge ajoute six nouvelles cordes à son arc, après avoir entendu un certain Django Reinhardt. « J'ai eu ma première guitare en 1942, une guitare acoustique parce que les amplis qui existaient aux États-Unis ne nous étaient pas encore parvenus, évidemment. C'était un modèle découpé, vous voyez, une Maccaferri, comme celle de Django. Puis je suis passé à la Madame Jazz, la Gibson électrique. »

C'est surtout comme guitariste que Toots Thielemans sera reconnu au début, avec un style qu'il s'est forgé lui-même, en se dégageant du swing de Django : « J'écoutais souvent le Nat King Cole Trio pour Oscar Moore, l'un des premiers à utiliser des accords sur les quatre cordes inférieures. J'étais aussi à la recherche d'une expression comme celle des souffleurs, Charlie Parker ou Dizzy Gillespie. »

C'est d'ailleurs comme souffleur qu'il se distingue lors d'un voyage touristique qu'il fait, en Amérique, en 1947, avec son oncle (de Belgique...). Partout où il sort son harmonica de sa poche, il se fait jeter jusqu'au soir où... « Avant de revenir en Europe, j'ai passé trois jours sur la 52<sup>e</sup> rue, à New York. Et le dernier soir, au Three Deuces, on a fait une jam avec Hank Jones, Lennie Tristano, etc. C'était sur I Can't Get Started ».



« Je mets des cordes légères, car j'aime tirer sur la note, jouer bluesy ou funky. »

### Poussière d'étoiles

Pour un début, c'en était un car, dans le célèbre club new-yorkais se trouvait un agent du nom de Billy Shaw. Travaillant, pour l'agence Gale, avec des musiciens comme Dizzy Gillespie, Charlie Parker ou Billy Eckstine, Shaw demande à Toots de lui envoyer ses disques. Dès son retour en Europe, il enregistre le standard *Stardust*, qui séduit Benny Goodman, clarinettiste, l'un des plus célèbres chefs d'orchestre à l'époque.

Si, faute d'obtenir les autorisations, le jeune Bruxellois ne peut accompagner Goodman aux États-Unis, il le rejoint lors d'une de ses tournées européennes, en 1950. Ce fut son premier vrai contact avec des musiciens américains, dont il se souviendra toujours. Dans l'orchestre, il y avait de fabuleux solistes, comme le trompettiste Roy Eldridge ou le saxophoniste Zoot Sims. « Après un chorus, Benny désignait de sa clarinette le soliste suivant. Un soir, il oublia Zoot pendant une heure et, finalement, Zoot démarra au feu vert : sans préchauffage, son solo était parfait, on aurait pu faire tourner la bande d'enregistrement. À la guitare, je ne sais pas le faire, mais l'harmonica, je peux le prendre après l'avoir laissé deux mois dans le tiroir : la lampe s'allume, je dis OK, et la bande peut tourner. »

Toots Thielemans entretient des rapports ambivalents avec l'Amérique. Au retour de son premier voyage là-bas, il déclara : « La vie américaine est beaucoup trop "fast" pour un rêveur dans mon genre. » Quelques années plus tard, alors qu'il a obtenu sa carte "Local 801" lui permettant de travailler, il écrit, dans une lettre de Saint-Louis datée du 17 février 1943, « Je fais mon possible pour éloigner les jolies négresses qui trouvent que j'ai un sexy french accent ».

### Un Caucasion qui s'ignore

Aux États-Unis, Toots a tout connu, joué avec tout le monde. Il raconte notamment qu'il fit une semaine avec Miles Davis et Charlie Parker, dans un cinéma de Philadelphie, le Earl Theater. « C'étaient des séances de film, show, film. Un jour, Miles touche ma peau et dit « He is a real Caucasion, isn't he ! » Je lui ai répondu innocemment : « No Miles, I'm from Belgium ». Mais, pour les Noirs,

Caucasion veut dire Blanc. Tout le monde éclate de rire et Charlie Parker, qui m'avait pris un peu sous sa protection, a lancé : « Leave my boy alone ! ».

C'est là, aux States, qu'il fait la rencontre, déterminante, de Quincy Jones. Trompettiste, chef d'orchestre, ancien élève de "Mademoiselle", Nadia Boulanger. Quincy lui ouvre grand les portes des studios d'Hollywood. Toots enregistrera quantité de musiques de films, parmi lesquels *Midnight Cowboy*, *Guet-apens / The Getaway*, *Sugarland Express* et, de ce côté de l'Atlantique, *Salut l'artiste*, *Jean de Florette*, *Manon des sources*, *Le guignolo*, etc. Jingles, spots publicitaires, musique pop, de variétés...

Chose qui n'eût pas l'heur de plaire aux tenants de l'orthodoxie jazz, pour qui notre Jeanke se compromettait dans le commercial. Pourtant, ses duos avec Paul Simon, Billy Joel, Diana Ross, Stevie Wonder sont plus qu'honorables. Lui, il assumait : « J'ai fait beaucoup de concessions, mais en restant malgré tout un puriste. Je ne suis pas une prostituée, je suis une poule de luxe ».

### Vous reprendrez bien un potit Bluesotto

Son titre fétiche, son trait de génie, repris par des dizaines, des centaines d'interprètes, *Bluesette*, ce n'est pas aux États-Unis qu'il l'a composé, mais à Bruxelles, lors d'un concert avec Stéphane Grappelli, dans une loge à l'ULB, en 1962. Une technique contribue à faire de ce titre un hit : siffler, à l'unisson ou à l'octave, la même mélodie que celle jouée à la guitare. De cette façon de faire, Toots est, ni plus ni moins, l'inventeur.

La partition originale est visible à l'exposition de la Bibliothèque Royale, signée en haut par Jean Thielemans 279 North Broadway New York. Son titre d'origine, *Bluette*, est raturé au profit de *Blues-ETTE*. Se rappelant ce qu'il jouait à trois ans, quand il était à peine plus grand que son accordéon, il nous dit un jour : « J'ai toujours beaucoup aimé le musette, c'est le blues de nos rues. Ensuite, bien sûr, il y a eu Charlie Parker et le blues. Alors, j'ai composé cette petite chose que j'ai intitulée *Bluesette*, en hommage à mes deux passions. » *Bluesette*, une petite chose, vous aviez de ces mots, cher Mister T, comme vous appelait Ray Charles pour qui Thielemans était imprononçable.



# Le metal en Flandre

## Une scène qui s'exporte à l'international

TEXTE : AUBRY TOURIEL

Ils créent leur propre festival, ils fabriquent leur propre bière... De Roulers à Leopoldsburg, les groupes de metal,

créatifs, percent au-delà de nos frontières. Mais qu'est-ce qui rend ce genre aussi populaire en Flandre ?

**P**operinge, Flandre-Occidentale, 26 mai 1985. « On n'oublie jamais sa première fois ! » scande Tom Araya, le chanteur et bassiste du groupe de trash metal Slayer, devant un parterre de festivaliers aux cheveux longs assoiffés de gros sons.

Ce groupe culte fondé quatre ans auparavant se produit pour la première fois en Europe (pour 2.000 dollars !) lors de la troisième édition du festival Heavy Sound, en plein milieu des champs de West Vlaanderen.

L'année précédente, l'affiche était déjà alléchante pour les cuirassés métalliques : Metallica, de passage dans le cadre de sa première tournée européenne, et Motörhead. Rien que ça.

Alors que ce premier festival de metal en Belgique s'annonçait prometteur, les organisateurs ont brusquement débranché la prise à la suite de la troisième édition. La raison ? Des festivaliers ont profané des sépultures : metal et cimetières ne font parfois pas bon ménage.

des musiciens et des artistes proches du groupe en 2005 sous le nom de Church of Ra.

Cette communauté multiplie les prédicateurs et les disciples : Tim De Gieter, le bassiste d'Amenra, a créé un nouveau groupe de sludge metal : Doodseskader ("l'escadron de la mort"). Mathieu Vandekerckhove, le guitariste principal d'Amenra s'est associé avec l'Américain Scott Kelly de Neurosis et le Brésilien Igor Cavalera (Sepultura) pour former Absent In Body. Levy Seynaeve, ex-bassiste d'Amenra, s'est aussi lancé dans le black metal avec Wiegedood... Et la liste est loin d'être exhaustive.

Venant toujours de la même région (Roulers), Spoil Engine, qui propose du death metal mélodique énergique, a déjà une tournée en Chine à son actif. Alternant chants mélodieux et hurlements, Iris Goessens va déménager aux États-Unis. Le groupe va dès lors organiser des concerts d'adieu mais cherche un-e nouveau-elle chanteur-euse.

Dans un genre plus pointu, Aborted, un groupe de brutal death metal originaire de Waregem, figure parmi les groupes underground les plus connus de la scène européenne du genre.

### Grasspop, LA référence

Dessel, province d'Anvers, 9 août 1986. Des membres d'une maison de jeunes de Dessel lancent leur propre festival : le Grasspop. Au fur et à mesure des années, ce festival familial prend de l'ampleur et des groupes comme The Ramones ou The Cramps s'y produisent.

Malgré des artistes de premier plan tels que Joe Cocker et Simple Minds, la dixième édition est un flop. Les mêmes noms figuraient à l'affiche du Festival ostendais Axion Beach Rock, sans mentionner Oasis et Faith No More. Le public a dès lors préféré la Côte à la Campine anversoise cette année-là et les organisateurs ont frôlé la faillite.

Joe Cocker, The Cramps... Quel est le rapport avec le metal direz-vous ? À la même époque, Bob Schoenmaekers, fondateur du Midsummer Metal Meeting à Vosselaar en province anversoise, était coincé. Il pouvait attirer de grands noms du metal comme



Wiegedood, le groupe de l'ancien bassiste d'Amenra : black metal !

Machine Head, Obituary, Napalm Death, mais il était limité par la capacité de sa salle, Biebob, et celle du hall de la ville.

« Bob s'est alors dit "pourquoi ne ferait-on pas un festival de metal ? Vous avez le podium, on a les groupes" », relate Wim Wilri. C'est ainsi qu'est né le Grasspop Metal Meeting en 1996.

D'un festival d'un jour avec 10.000 personnes, avec Iron Maiden comme tête d'affiche, le Grasspop est passé à 4 jours ! Avec 50.000 visiteurs quotidiens répartis sur quatre scènes. Après une pause Covid de deux ans, le festival va célébrer cette année sa 25<sup>e</sup> édition, avec... Iron Maiden toujours à l'affiche.

### Même les groupes lancent leur festival

L'été, les amateur-e-s de cymbales brutales et de chants gutturaux peuvent se défouler dans les mosh pits des festivals. Le reste de l'année, rendez-vous dans les salles de concert ou cafés aux quatre coins de la Flandre.

Du Vooruit au Charlatan à Gand en passant par Het Depot à Louvain, les salles pour écouter du metal sont légion. À Anvers, le Trix est par ailleurs "the place to be" pour s'en mettre plein les oreilles. Pour découvrir des groupes plus underground, rendez-vous dans le nord de la ville à Het Bos.

Il arrive même que des groupes lancent leur propre mini-festival. C'est le cas du Crossfest au Trix le 1<sup>er</sup> mai organisé par le groupe anversois de gothic metal Off The Cross, qui a déjà joué en Russie ou en Angleterre.

Un habitué du genre est Fleddy Melculy. Ce groupe parodique venu du Brabant vient d'organiser son troisième festival d'un soir à l'AB, Fleddypalooza. Après son premier single T-Shirt by Metallica, le groupe qui ne se prend pas au sérieux s'est vu immédiatement proposer un contrat de disque par Sony.

Du côté limbourgeois, les jeunes moustachus d'Evil Invaders aux cheveux longs, aux jeans skinny avec des ceintures à picots, nous font remonter le temps dans les années 1980 avec leur trash metal old school et leurs clips rétros.

### La tribu du metal veut la totale

Avec le Grasspop et Alcatraz et de nombreux groupes connus à l'international, la scène metal frémit en Flandre. Wim Wilri analyse les raisons de ce succès : « Il y a beaucoup de jeunes qui vont voir Metallica ou Iron Maiden. Après ils ont un rêve : devenir comme eux et ils créent leur groupe. C'est ça le secret du metal en Flandre. Contrairement à la new wave ou le punk pour lesquels il n'y a pas de grands festivals. »

Une activité débordante qui ne peut que faire pâlir les métalleux en Wallonie où, à quelques exceptions près (comme la mythique salle verviétoise Spirit of 66 ou le Durbuy Rock Festival), les possibilités d'assister à des concerts de metal sont assez limitées.

Ce genre occupe une place tellement importante qu'un magazine "made in Flanders" y est consacré : Rock Tribune. Le mensuel évoque les dernières nouvelles des groupes internationaux, mais aussi belges.

Un autre moyen de suivre la scène metal est d'écouter Radio Willy. Alors que sa programmation s'apparente un peu à celle de Classic 21, l'émission Staalthard, présentée le jeudi de 16 à 18 heures par Andries Beckers, ancien guitariste du groupe anversois Diablo Blvd, met en avant les groupes flamands.

Radio, cafés, festival, magazines... les fans de metal n'ont qu'à se servir à la source, témoigne Wim Wilri : « Cette scène est encore très vivante. Le sentiment d'appartenance à la tribu du metal est fort, même si les groupes ont tous un style différent. De père en fils ou en fille, de parrains en filleuls, la passion du metal se transmet de génération en génération. »

En Flandre comme dans le reste de la Belgique, un concert s'accompagne souvent d'une pintje. Et à l'occasion de la sortie d'un nouvel album de Your Highness, le groupe de metal anversois a lancé sa propre bière IPA, Hoogheid. Channel Zero, groupe de heavy metal emblématique qui a marqué les années 90, a aussi sa propre bière, la Turbeau Noir. Wim Wilri conclut : « C'est ça le metal, on veut la totale : le T-shirt, le CD, une bière et un groupe avec beaucoup de volume. »





©RENAUD LEDRU

## Alaska Gold Rush

De retour avec un troisième album chargé d'authenticité, Alaska Gold Rush dévoile toutes ses sensibilités aux confins du blues, du folk et d'un rock garage branché sur courant alternatif. Baptisé *Human Flare*, le disque du duo bruxellois rapproche le Nouveau Monde de l'Ancien Continent via une musique à forte charge émotionnelle.

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

« Depuis peu, je suis fasciné par les albums de Big Thief, annonce Renaud Ledru, chanteur et leader d'Alaska Gold Rush. Cette formation new-yorkaise est apparue quelques années après la naissance de notre projet. Impossible, dès lors, de parler d'influence. En revanche, je me suis tout de suite reconnu à travers leur proposition. » Depuis 2016, Big Thief réveille ainsi les féeries folkloriques de Karen Dalton ou le blues aride des premiers Bob Dylan avec, en bonus, quelques arpèges électriques et une bonne dose d'inventivité. « Quand j'écoute leurs disques, je songe surtout à John Prine, une figure importante de la musique folk américaine, souligne l'artiste bruxellois. Big Thief revisite des références traditionnelles via des mélodies et des rythmiques complètement inattendues. Avec Alaska Gold Rush, aussi, nous jouons avec les codes du folklore afin de tendre vers d'autres formes d'écriture. »

« Pendant longtemps, je me suis passionné pour de vieilles musiques, des choses jouées par des personnes disparues ou très âgées. Cela fait seulement cinq ou six ans que j'écoute des albums contemporains. C'est comme ça que j'ai découvert Kurt Vile, Charlie Parr ou Big Thief qui, plus que les autres, me touche dans sa façon de transposer les traditions dans la modernité. » Géolocalisée du côté de Brooklyn, la formation américaine peut compter sur la voix atypique d'Adrienne Lenker, chanteuse envoûtante et terriblement charismatique. « Au-delà de son talent évident pour raconter les histoires, elle dégage une aura particulière, quelque chose de très sincère. Cette authenticité est une source de motivation. Je trouve ça stimulant d'écouter des artistes qui, a priori, s'expriment sans filet et, surtout, sans rien calculer. Chez Big Thief, c'est ce que j'aime : la spontanéité et la beauté de l'instant qui, en définitive, apparaissent comme les seules raisons d'être de leurs chansons. »



©EDEN KRSMANOVIC

## Benoît Do Quang (Dozen)

Visage connu des couloirs musicaux bruxellois, Benoit Do Quang est réputé pour ses talents de vidéaste. Aujourd'hui, c'est en tant que moitié de Dozen – duo de réalisateurs qu'il forme avec Pablo Crutzen Diaz – qu'il nous confie quelques anecdotes de leur tournage pour le dernier clip de Caballero. Un complice de longue date, pour lequel notre interlocuteur a réalisé plusieurs clips déjà. Le rappeur signe avec Osito son retour en solo. Un EP entièrement mis en images par Dozen.

TEXTE : NICOLAS CAPART

« L'idée était de mélanger cette ambiance de film de gangsters courante dans les clips de rap, une esthétique semblable à celle du Parrain par exemple, à l'univers de Caballero. Peu de gens le savent, mais Caba est né en Espagne, y a vécu une partie de son enfance et y reste très attaché. Le défi, c'était de trouver un lieu de tournage, un endroit imprégné de cette ambiance hispanique traditionnelle... et de le trouver en Belgique, on n'avait pas la possibilité d'aller en Espagne ! Après pas mal de repérage, nous sommes tombés sur une épicerie typique, l'Economato Espanol, et sur un restaurant traditionnel, l'Asturias. C'est dans un quartier un peu espagnol qui se trouve aux abords de la gare du Midi. Pablo et moi allions régulièrement à l'épicerie pour discuter avec les propriétaires, manger et boire des coups, pour sympathiser avec le personnel. Le lieu était parfait, il fallait absolument que l'on filme là pour que notre vision prenne vie. Après pas mal de négociations, tout le monde a accepté de nous laisser tourner. Le matin très tôt avant l'arrivée des clients pour l'épicerie. Le restaurant a fermé ses portes le temps de notre tournage mais, pour qu'ils puissent s'y retrouver, toute l'équipe y a mangé de la paëlla... Et c'est l'une des meilleures de Bruxelles ! Déjà lors de nos repérages, il y régnait une atmosphère incroyable, avec des gens qui chantaient... La serveuse en salle et la dame qui tient le bar se retrouvent d'ailleurs dans le clip. Nous avons trouvé notre ambiance espagnole. Jusqu'à la veille du tournage, nous manquions de figurants. On voulait des mamies et des papis espagnols comme on en voit se promener dans les rues des villages. Quelqu'un nous a parlé d'un bar espagnol à Saint-Gilles, tenu par un couple de petits vieux qui correspondaient parfaitement. On les a trouvés et convaincus de nous rejoindre sur le tournage dès le lendemain matin à 7h. Ils étaient adorables. Le ciel, lui, était gris, ce qui ne nous arrangeait pas pour recréer une ambiance méditerranéenne. On a donc pointé un gros spot sur le set pour la lumière. Il faisait froid, on portait tous de grosses vestes mais les figurants étaient habillés légèrement pour faire illusion. À chaque interruption, on était plusieurs à courir pour couvrir de plaids notre petit couple le temps de la pause. Au bout de 2h, leur passage était dans la boîte. Et au bout de deux jours, le clip enregistré. »



www.amplo.be

TU JOUES,  
ON GÈRE !

AMPLO

Le partenaire RH du secteur créatif.

WE'VE GOT  
YOUR BACK

Sabam for Culture apporte un soutien concret à ses membres et aux organisations par le biais de différentes aides financières, bourses et prix.

Toutes et tous ensemble, continuons à créer, à imaginer, à concevoir et à diffuser la culture !

sabam.be

sabam  
for culture

Retrouvez Larson sur le web : [www.larsonmag.be](http://www.larsonmag.be)

et sur les réseaux sociaux :

- @magazinolarson
- @larsonmagazine
- @LarsonMagazine

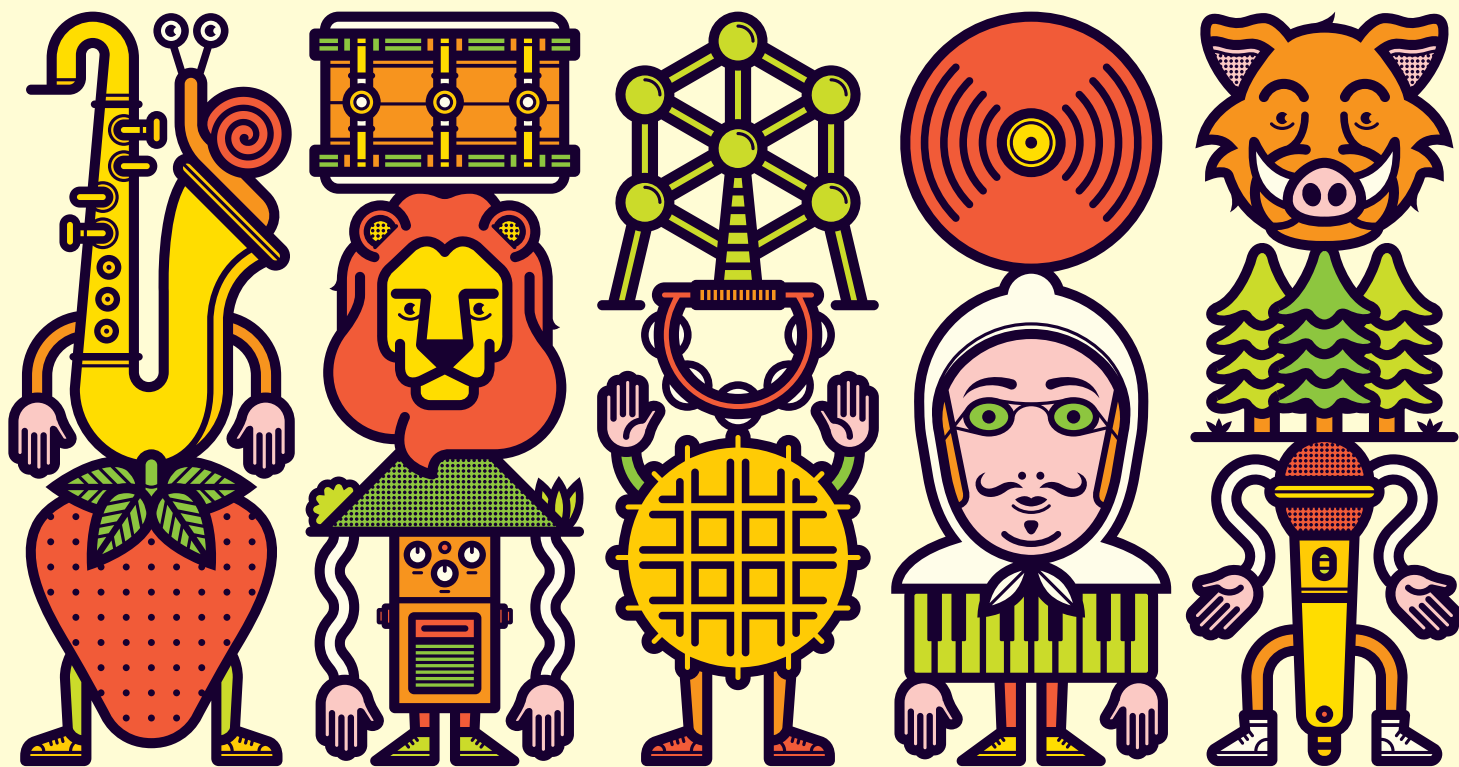
Découvrez également tou·te·s les artistes en écoute sur Spotify via le profil du Conseil de la Musique





# FÊTE DE LA MUSIQUE

17-21 JUIN 2022 - WALLONIE-BRUXELLES



**GRATUIT**

[WWW.FETEDELAMUSIQUE.BE](http://WWW.FETEDELAMUSIQUE.BE)



UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE AVEC LE SOUTIEN DE LA MINISTRE DE LA CULTURE

